

# La Voix de Varsovie

REVUE BI-MENSUELLE DE LA VIE POLONAISE

## SOMMAIRE

A. LEMAN, Professeur à l'Université Catholique de Lille :  
Saint Vincent de Paul et les sièges de Varsovie de 1655 à 1657.

André T. TOLÉDANO, Secrétaire général du Centre international  
de synthèse : Les derniers jours de la paix.

PEREGRINUS : Échanges de populations (II).

O. FORST DE BATTAGLIA : Coup d'œil sur les lettres polonaises  
contemporaines (II).

O. HALECKI, Professeur à l'Université de Varsovie : L'Université  
de Pologne à l'étranger.

La Quinzaine Polonaise :

Volonté française. — La guerre  
s'étend. — Terreur allemande  
en Pologne. — Le général  
Sikorski à Lille.

Documentation polonaise.

La statistique linguistique  
de la République Polonaise :  
La Posnanie.

ALCAN

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

# La Voix de Varsovie

REVUE BI-MENSUELLE DE LA VIE POLONAISE

*Rédacteur en chef :*

O. HALECKI

Professeur à l'Université de Varsovie  
Membre de l'Académie Polonaise  
Correspondant de l'Institut de France.

## TARIF DES ABONNEMENTS

Un an : France et Colonies..... 100 frs.

Étranger :

Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm. 125 frs.

Autres pays..... 145 frs.

## RÉDACTION

6, Quai d'Orléans, Paris, IV<sup>e</sup>

Tél. : Odéon 35-61

## ADMINISTRATION

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

108, Boulevard Saint-Germain, Paris, VI<sup>e</sup>

Tél. : Danton 48-64

Chèques postaux : Paris 392-33

## SAINT VINCENT DE PAUL ET LES SIÈGES DE VARSOVIE DE 1655 A 1657

Une nouvelle fois, Varsovie a souffert violence avec toute la Pologne. Un orage de fer et de feu s'est abattu sur elle, portant partout la désolation et la mort. Cette ville magnifique, dont l'extraordinaire et harmonieux développement, depuis 1918, frappait tous ses visiteurs, n'est plus qu'un champ de ruines sous lesquelles sont restés ensevelis bon nombre de ses habitants. Les principaux monuments qui marquaient ses progrès au cours des âges, la cathédrale Saint-Jean, le Château Royal, sur les bords de la Vistule, les églises de la Visitation et Saint-Croix du faubourg de Cracovie — je n'en indique que quelques-uns — sont presque entièrement, sinon complètement détruits. Après les horreurs d'un siège, où l'ennemi, dans son aveugle barbarie, n'a respecté ni l'âge, ni le sexe, après une héroïque résistance qui a été l'objet de l'admiration universelle, voici que la ville martyre souffre maintenant de la famine, de la maladie, et elle doit subir les rigueurs d'une occupation la plus dure qui soit !

En présence d'un sort aussi tragique, je voudrais aller chercher dans l'histoire même de Varsovie des leçons de réconfort et d'espérance, rappeler comment la courageuse cité a vécu, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, des jours non moins douloureux, quand elle fut prise et reprise trois fois, de 1655 à 1657, par les Suédois, ses ennemis d'alors. Devant les désastres du présent, je souhaiterais évoquer le souvenir de la sympathie ardente qu'excita en saint Vincent de Paul, la plus pure incarnation de la charité française, le poignant spectacle des malheurs qui accablèrent alors Varsovie et la Pologne.

\*  
\*\*

On sait qu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, au temps où la France luttait contre l'Espagne, la République de Pologne fut assaillie par une coalition des plus redoutable : à l'est, la Russie moscovite s'était alliée avec la Petite Russie de Kiew, que l'hetman des Cosaques, Chmielnicki, avait imprudemment

livrée au tsar Alexis ; au nord, les Suédois s'étaient, avec la coupable complicité des Radziwiłł, assuré la soumission de la Lithuanie ; à l'ouest et à l'est, Frédéric-Guillaume, duc de Prusse et électeur de Brandebourg, vassal du roi de Pologne, avait fait défection à son suzerain pour s'unir aux ennemis de ce dernier. Fort de ces concours, le roi de Suède, Charles-Gustave, avait envahi la Pologne, répandant partout la terreur ; le 8 septembre 1655, il s'emparait de Varsovie. Sans ce qu'on a appelé le miracle de Częstochowa, sans la résistance des religieux, retranchés dans leur monastère de Jasna Góra, ç'aurait, peut-être, été la fin de la Pologne. Si la catastrophe fut évitée, l'épreuve se prolongea ; si Varsovie fut délivrée à la fin de juin 1656, elle fut reprise un mois plus tard, après une bataille de trois jours ; libérée encore, au bout de quelques semaines, elle vit les troupes suédoises réapparaître en 1657 et lui imposer une nouvelle fois leur joug.

Saint Vincent de Paul fut, en notre pays, l'un de ceux qui suivirent avec le plus d'attention et le plus sympathique intérêt les événements qui se déroulaient en Pologne. En 1651, plusieurs de ses missionnaires avaient été envoyés par lui sur les bords de la Vistule ; l'année suivante, ils avaient été rejoints par des Filles de la Charité et des religieuses de la Visitation. Tout naturellement, le fondateur des Prêtres de la Mission était inquiet du sort des uns et des autres. Il ne l'était pas moins de celui du roi et de la reine de Pologne. Louise-Marie de Gonzague, devenue reine de Pologne par son mariage avec Ladislas IV d'abord, puis avec Jean-Casimir, lui était particulièrement connue. Elle avait beaucoup vécu à Paris et avait compté parmi les meilleures collaboratrices du saint dans les œuvres de charité ; il avait alors apprécié les rares qualités de son esprit et de son cœur, sa solide dévotion comme sa générosité. Voulant faire bénéficier la Pologne, sa nouvelle patrie, des entreprises du fondateur des missions à la campagne et des séminaires en France, elle avait obtenu que fussent envoyés en Pologne quelques prêtres de la Mission pour y évangéliser les campagnes et créer des séminaires. Aux prêtres de la Mission et aux religieuses qui arrivèrent ensuite, la reine avait réservé le meilleur accueil, les installant à Varsovie, dans le faubourg de Cracovie, non loin de l'église de Sainte-Croix, qu'elle leur confia ; peu après, elle établit d'autres missionnaires à Cracovie et à Wilno. Le devoir de la reconnaissance envers la reine, non moins qu'une vive sollicitude pour ces fondations nouvelles si riches d'espérances, ne pouvaient qu'inspirer de grandes inquiétudes à saint Vincent, à la pensée des orages qui menaçaient la Pologne et des épreuves qui étaient imminentes.

Dès janvier 1653, Vincent de Paul se préoccupa des menaces de dé-

fection de l'hetman des Cosaques, Chmielnicki. Le 3 janvier, après avoir dit à son missionnaire, M. Lambert aux Couteaux, quelle douleur lui causait une indisposition de Louise-Marie de Gonzague, « tant la conservation de cette grande reine est précieuse et à ses Etats et aux pauvres membres de Jésus-Christ », il ajoutait : « Mon affliction s'est augmentée de ce que l'on dit ici que le général des Cosaques a commis quelque infidélité. Nous continuons à prier Dieu pour le roi, la reine et leurs armes. »

En 1655, la guerre du Nord est commencée. Charles-Gustave, roi de Suède, a envahi la Pologne ; on vient de l'apprendre à Paris. Saint Vincent écrit, le 27 août, au supérieur des Prêtres de la Mission de Pologne, M. Ozenne : « Vous ne me dites rien de la fâcheuse nouvelle que nous savons ici que les Suédois ont fait plusieurs fois irruption en Pologne, dont j'ai ressenti une très grande affliction. Nous prions Dieu céans, et je le fais prier partout, qu'il ait agréable de détourner l'orage et de prendre en sa protection spéciale le roi, la reine et leurs Etats. On nous a dit que leurs députés sont retournés vers le roi de Suède ; plaise à Dieu qu'ils en rapportent une paix, mais une paix qui soit telle que Dieu seul peut la donner. » Quelques jours plus tard est arrivée à Paris la lettre de M. Ozenne annonçant l'invasion suédoise. Vincent y répond le 3 septembre : « J'ai reçu votre lettre du dernier ordinaire et une augmentation de douleur pour l'affliction où se trouve la Pologne, et surtout le roi et la reine. Je vous avoue qu'elle m'est des plus sensibles qui me soit jamais arrivée, tant à cause de leur intérêt que pour celui de l'Eglise qui souffre en cette partie. C'est pourquoi nous prions ici et faisons prier partout que Dieu protège ce royaume-là et bénisse, s'il lui plaît, les armes et les intentions de Leurs Majestés. »

Le supérieur de Saint-Lazare avait aussitôt songé à écarter tout danger de ses missionnaires, comme des Filles de la Charité et des Visitandines venues de France. Tout en espérant que Dieu ne permettra pas que l'armée suédoise s'approche de Varsovie, il a demandé au résident de la France à Stockholm, le baron d'Avangour, de « s'employer vers le roi de Suède pour leur donner protection si besoin en est ». Mais, dans le temps même où cette intervention est sollicitée, le 8 septembre 1656, Varsovie est tombée. Le roi de Pologne, Jean-Casimir, et la reine Louise-Marie de Gonzague, ont quitté la capitale, emmenant avec eux le supérieur de la communauté française avec les Filles de la Charité et les Visitandines. Seuls sont restés à Varsovie, pour assurer le culte à Sainte-Croix, les deux prêtres de la Mission, MM. Desdames et Duperry.

Ce que fut leur vie dans une ville occupée par une armée composée sur-

tout de luthériens fanatiques, dépourvue de vivres, ravagée par la peste, la famine et l'incendie, on le peut concevoir par ce que saint Vincent répondit à leurs lettres qui arrivaient aussi rares qu'irrégulières, par les discours où il vanta leur courage et leur dévouement. L'un d'eux, M. Duperroy, fut à ce point maltraité par les envahisseurs, qu'il faillit en mourir. « Les Pères de la Mission française, écrivait, le 27 août 1657, le secrétaire de la reine Louise-Marie de Gonzague, croyaient pouvoir sauver leur église, qui est Sainte-Croix, parce qu'étant Français, ils espéraient que les Suédois auraient quelques égards pour eux ; mais cela n'y a de rien servi ; au contraire, s'impatientant des remontrances d'un desdits Pères, appelé M. Duperroy, ils le battirent si courageusement qu'ils le laissèrent pour mort, et sans les soins de M. Desdames, peut-être n'en serait-il pas revenu. »

Avec quelle admiration le supérieur de Saint-Lazare parle de ses missionnaires qui sont à Varsovie ! Il dit, dans un de ses entretiens spirituels : « Heureux nos confrères qui sont en Pologne, qui ont tant souffert pendant ces dernières guerres et pendant la peste, et qui souffrent encore pour exercer la miséricorde corporelle et spirituelle, et pour soulager, assister et consoler les pauvres ! Heureux missionnaires que ni les canons, ni le feu, ni les armes, ni la peste n'ont pu faire sortir de Varsovie, où la misère d'autrui les retenait ; qui ont persévéré et qui persévèrent encore courageusement, au milieu de tant de périls et de tant de souffrances pour la miséricorde ! Oh ! qu'ils sont heureux d'employer si bien ce moment du temps de notre vie pour la miséricorde ! » Saint Vincent les propose en modèle à leurs confrères, les 2 et 3 novembre 1656 : « Voilà MM. Desdames et Duperroy qui sont à Varsovie ; qu'ont-ils fait ? C'est que ni les canons, ni le feu, ni les pillages, ni la peste, ni toutes les autres incommodités et hasards où ils étaient ne leur ont fait quitter ni abandonner leur poste, ni le lieu où la divine Providence les avait mis, aimant mieux exposer ainsi leur vie que manquer à l'exercice de cette belle vertu de la miséricorde. » Le 11 novembre, il célèbre encore les mérites de ces vaillants qui « n'ont point abandonné leur paroisse de Sainte-Croix de Varsovie, nonobstant qu'ils aient été pillés jusqu'à leurs manteaux, et que rien ne leur soit demeuré, comme aussi nonobstant les canons, le feu, la peste, tout cela n'ayant point été capable de leur faire abandonner le poste où la divine Providence les avait mis et où ils persévèrent toujours à faire du mieux qui leur est possible ».

Sur les violences et pillages auxquels se livrèrent les Suédois, la troisième fois qu'ils entrèrent dans Varsovie, le 6 juillet 1657, nous avons des détails précis dans une relation que M. Desdames adressa, le lendemain de la libé-



VUE DE VARSOVIE EN 1656  
 GRAVURE DE PÉRELLE D'APRÈS UN DESSIN DE DAHLBERGH

ration, au supérieur de la mission française en Pologne, M. Ozenne ; le ton sur lequel elle est écrite traduit l'épouvante qu'inspirèrent ces troupes animées d'une haine farouche contre tout ce qui était catholique. Si longue qu'elle soit, elle mérite d'être relue :

« Dieu m'a fait la grâce, écrit M. Desdames, de m'échapper, la vie sauve, et les habits que j'avais sur moi, c'est-à-dire la soutane et casaque que vous m'avez envoyées ; tout le reste a été pillé dans la ville par les Suédois. Mais Dieu soit béni que je n'aie pas pire et que ces tigres ne m'aient pas trouvé à Saint-Croix à leur arrivée ! Dieu m'inspira bien, car, ce même jour, je m'étais retiré le matin à la ville de Connart. Donc ils arrivent sur le midi, contre l'avis de ceux par qui je me gouvernais, qui me conseillaient de ne me point presser, me donnant toute assurance qu'il n'y avait rien à craindre ; mais le cœur m'en disait autrement, ainsi que l'effet montra envers les Recollets, qui se tenaient assurés dans leur monastère. Il y en eut trois de tués, le gardien fut si maltraité qu'il était tout noir de coups ; les autres s'enfuirent comme ils purent à la ville. Jugez de ce qui se passa dans les faubourgs, combien les barbares en tuèrent, combien ils en blessèrent, tourmentèrent, etc., car je suis quasi l'unique qui me sois retiré à temps de la ville : ce que je crois être un effet particulier de la protection de Dieu sur moi par le moyen, sans doute, et assistance de vos prières et de la Compagnie ; son saint nom en soit béni. A Skuly (un village où les prêtres de la Mission avaient une exploitation agricole), ils ont tué le curé, brûlé l'église, notre brasserie, nos étables et cinq maisonnettes de villageois... En notre faubourg, le feu a consumé depuis le logis du jardinier, où les Sœurs demeuraient, jusqu'à Mme Bridzicka, si bien que le laquais du maréchal y a passé aussi, mais notre logis et notre jardin sont détruits, ainsi que les écuries. J'avais bien fait clore le jardin partout, pour que personne n'y pût entrer, mais le feu y a fait une grande ouverture du côté de M. Paskiewicz par le moyen des bâtiments qui étaient contre et qui ont été consumés. Je ne suis pas en état de faire réparer cela, car je suis pauvre, ne m'étant resté en la sortie de ces démons incarnés, sinon 17 à 18 livres, sur quoi j'ai acheté pour 14 à 15 livres de linge le plus nécessaire, ne m'étant pour tout resté que la seule chemise que j'avais sur moi... Nous espérons mieux à l'avenir, les Suédois, pour le certain, s'étant retirés vers la Prusse et les Hongrois vers Cracovie, où ils trouveront peut-être forme à leurs pieds. Dieu le veuille par sa sainte grâce. J'espère, dimanche, aller dire la messe en notre église ; je n'ai aucun calice consacré et j'ai de la peine à en trouver par emprunt, chaque église n'en ayant pas plus qu'il ne lui en faut. Je vous prie, à la première commodité assurée, de m'en faire tenir un au

plus tôt. Si M. notre suffragant revient bientôt, je ferai consacrer le neuf, qui a été sauvé du naufrage avec le plat et les burettes et quelque autre argenterie ; mais l'autel est en grande désolation, le ciboire tout brisé et le tableau du grand autel pillé ; il n'en reste que le cadre. Le dégât qu'a fait le feu pendant la résidence de ces barbares, outre ce que j'ai touché ci-dessus, n'est pas petit : toute la ville neuve entièrement brûlée, l'église du monastère des Bernardins, le faubourg de Kosno et le beau palais Ossoliński et un autre palais de bois joignant à celui-ci, sans le reste que je serais longtemps à décrire. »

Au milieu de ces scènes de dévastation, voici qu'apparaissent les Filles de la Charité pour soulager les victimes de la guerre, soigner les soldats blessés. Elles s'employèrent avec un courage et un dévouement qui fit dire à saint Vincent à leurs sœurs de Paris : « Cela n'est-il pas admirable de voir de pauvres filles entrer dans un siège ? Et pour quoi faire ? Pour y réparer ce que les méchants y détruisent. Les hommes y vont pour tuer, et elles pour y redonner la vie par le moyen de leurs soins. Ils les envoient en enfer, car il ne se peut faire que, parmi ce carnage, il n'y ait de pauvres âmes en état de péché mortel ; et voilà que de pauvres filles font ce qu'elles peuvent pour les faire aller au Ciel. »

Lorsque le supérieur de la Mission de Pologne et ses confrères rentrèrent, en octobre 1657, à Varsovie, ils manifestèrent leur désolation devant les ruines qu'ils trouvèrent. Saint Vincent leur fit entendre la grande leçon de la résignation et de la confiance dans la Providence. « Vous dites que la guerre vous a ruiné trois maisons à Varsovie et cinq en votre terre. Ce dégât est notable, mais il n'était pas juste que vous fussiez exempts de l'affliction publique ; et Dieu, qui l'a permise, aura la bonté, s'il lui plaît, de rétablir ces pertes en leur temps. Oh ! que la reine est bonne d'avoir déjà fait des présents à votre église, la voyant destituée d'ornements. Notre Seigneur, qu'elle honore partout, ne laissera pas cette bonne œuvre sans récompense, non plus que toutes les autres qu'elle fait incessamment. »

Cette confiance dans la Providence qui fut le constant ressort de toute son action, saint Vincent l'avait montrée dès le début des malheurs de la Pologne. Il était trop persuadé du rôle providentiel de ce pays pour ne pas croire à son salut. Le 15 septembre 1656, il avait écrit : « Nous savons que pour bien que soient reculées (les affaires de Pologne), Dieu les rétablira quand il lui plaira en leur premier état. C'est de quoi nous le prions de deça quasi sans cesse ; et je ne vois pas un bon catholique qui n'en fasse de même et qui ne s'afflige de l'affliction de ce royaume-là, pour l'intérêt de la religion et celui de Leurs Majestés. » Nulle confiance ne fut, en effet,

mieux placée. Après les tristes jours de 1655-1657, vinrent des jours de lumière. Un des plus brillants ne fut-il pas celui du 12 septembre 1683, où un successeur de Jean-Casimir, Jean Sobieski, sauva la civilisation chrétienne sous les murs de Vienne ?

\*  
\* \*

Après les malheurs qui l'avaient accablée de 1655 à 1657, Varsovie est resuscitée ; elle s'est revêtue d'une nouvelle parure de palais, d'églises. L'église Sainte-Croix, le centre de l'action apostolique des missionnaires français, disparut pour faire place, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, à un splendide monument, un des plus beaux du faubourg de Cracovie. Elle est devenue un sanctuaire national : le 3 mai 1792 y fut célébré le premier anniversaire de la fameuse Constitution du 3 mai 1791. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, nombreux vinrent y prier les habitants de Varsovie pour obtenir que fussent réalisées leurs espérances de résurrection nationale. Elle fut appelée à l'honneur de garder le cœur du grand artiste polonais Frédéric Chopin. Aujourd'hui, elle a été, comme tout Varsovie, cruellement atteinte. Elle se relèvera de ses ruines avec toute la cité, avec toute la Pologne. Le *Te Deum* de la victoire sera chanté sous ses voûtes. Dans les sombres jours de 1656, Vincent de Paul écrivait : « Après l'orage vient le beau temps, et le bon Dieu, qui mortifie et vivifie, fait succéder la joie à l'affliction et les effets de son pouvoir aux espérances qu'on a fondées en sa bonté. La prospérité des méchants se termine en confusion et l'adversité des justes se convertit en gloire. Comme Leurs Majestés de Pologne ont eu part à la souffrance de Notre Seigneur pour la royauté, il leur donnera aussi un règne de paix après tant de troubles. C'est la grâce que nous lui demandons incessamment. » Cette grâce fut accordée au XVII<sup>e</sup> siècle ; elle le sera encore au XX<sup>e</sup>.

A. LEMAN.

# LES DERNIERS JOURS DE LA PAIX

(29-30-31 AOUT 1939)

## D'APRÈS LE LIVRE BLEU BRITANNIQUE

On se rappelle (1) que le 28 août, le gouvernement britannique avait répondu aux communications du chancelier Hitler en date des 23 et 25, en accueillant avec faveur son vœu d' « établir sur les bases de l'amitié » les rapports anglo-allemands, mais en soulignant que « le gouvernement de Sa Majesté a envers la Pologne des obligations qui le lient et auxquelles il doit, et entend, faire honneur ». Cette note ne laissait aucun doute sur la détermination du cabinet Chamberlain de s'opposer, même par la guerre, à toute solution compromettant l'indépendance et les intérêts de la Pologne. Hitler était donc, une fois de plus, dûment averti des conséquences qu'entraînerait toute action agressive de sa part.

Le 28, à 22 h. 30, sir N. Henderson avait, en présence de Ribbentrop, remis au Führer la réponse de son gouvernement à la note anglaise. L'entrevue avait eu lieu « dans une atmosphère amicale », mais Hitler s'était exprimé en termes assez violents, parlant d' « anéantir la Pologne », se disant cependant disposé à négocier, s'il pouvait compter sur une alliance avec la Grande-Bretagne. Il déclara avec insistance que son armée était prête à marcher, impatiente de combattre, et qu'il ne « bluffait » (*bluff*) pas le moins du monde. L'ambassadeur anglais avait répondu que son pays non plus ne « bluffait » pas.

Nous arrivons maintenant aux trois derniers jours précédant la tragédie. Le 29 au soir, Hitler remet à sir Neville sa réponse à la communication britannique de la veille, et cette réponse est d'un ton particulièrement cordial et rassurant, puisque, comme nous allons le voir, elle laisse la porte ouverte à la négociation.

Hitler affirme de nouveau « la volonté du gouvernement du Reich d'établir une entente, une coopération et une amitié sincère avec l'Angleterre », mais sans renoncer pour cela aux « intérêts vitaux » du Reich — expression vague, et susceptible de toutes les interprétations. Puis la note revient sur le rejet par la Pologne — qu'Hitler avait visiblement sur le cœur — des

(1) Voir *La Voix de Varsovie*, n° 2, p. 97.

propositions faites par Berlin à Varsovie, à l'automne de 1938 et en mars 1939, en vue du règlement du différend germano-polonais, et elle fait état des mesures de mobilisation prises par la Pologne, des atteintes portées à l'autonomie de Dantzig, des demandes menaçantes comme des « ultimatums », adressées par Varsovie à la Ville libre, des « actes barbares, des mauvais traitements qui crient vengeance au Ciel », etc., etc. Le thème était bien connu et avait déjà fait long feu. Le Reich demandait qu'une solution rapide fût trouvée et ne croyait plus que les choses pussent être arrangées par des négociations directes ; cependant, il se déclarait prêt à entrer en discussion avec la Pologne, « uniquement à cause de l'impression qu'a faite sur le gouvernement allemand la déclaration écrite du gouvernement britannique que ce gouvernement désire un pacte d'amitié ». Mais, « *en cas d'un remaniement territorial de la Pologne, l'Allemagne ne donnera pas de garanties et ne participera pas à des garanties sans que l'U. R. S. S. y soit associée* ». Pour le reste, en faisant ces propositions, « le gouvernement du Reich n'a jamais eu l'intention de toucher aux intérêts vitaux de la Pologne, ou de mettre en question l'existence d'un Etat polonais indépendant ». N'oublions pas que ces lignes étaient remises trois jours avant l'agression. Mensonges d'Hitler...

En conclusion, l'Allemagne acceptait l'offre de bons offices faite par la Grande-Bretagne pour assurer l'envoi à Berlin d'un émissaire polonais muni de pleins pouvoirs, et comptait sur l'arrivée de cet émissaire pour le mercredi 30 août (document 79).

Lorsque Hitler remit cette communication à sir N. Henderson, celui-ci lui fit remarquer que la phrase relative à l'arrivée de l'émissaire polonais avait tout l'air d'un ultimatum, mais, écrit l'ambassadeur, « après quelques remarques violentes, Hitler et Ribbentrop m'on affirmé qu'elle visait uniquement à faire ressortir l'urgence de l'envoi de cet émissaire à un moment où deux armées mobilisées se trouvent face à face ». Sir Nevile, se rappelant sans doute le diktat imposé à la Tchécoslovaquie, demanda alors si les discussions seraient conduites sur un pied d'égalité parfaite. Hitler répondit : « naturellement » (doc. 79).

L'entrevue entre le Führer et l'ambassadeur — la dernière qu'eut Henderson avant son rappel — ne fut pas aussi cordiale que les précédentes ; elle eut même « un caractère orageux ». Hitler était surexcité par la nouvelle qu'il venait de recevoir que cinq Allemands avaient été tués en Pologne et que ce pays mobilisait. Il déclara, d'ailleurs, une fois de plus, ne pas croire la réussite de négociations directes avec Varsovie ; à quoi l'ambassadeur lui répondit avec beaucoup de fermeté et d'à-propos que le succès ou l'échec des

négociations ne dépendait que de lui, Hitler, et qu'en tout cas un coup de force allemand en Pologne amènerait inévitablement un conflit avec la Grande-Bretagne (doc. 80).

La note allemande fut reçue à Londres le 29, à 22 h. 25. Le lendemain matin, à 2 heures, lord Halifax fit remarquer, dans une dépêche à sir N. Henderson : « Il n'y a aucune raison de croire que nous puissions avoir un représentant polonais à Berlin aujourd'hui, et le gouvernement allemand ne peut pas s'attendre à cela. » (doc. 81). Henderson répond, le même jour, à son ministre — la dépêche arrive à Londres à 14 heures — qu'il a fait la veille une observation analogue à Hitler, mais celui-ci lui a répliqué qu'on pouvait par avion se rendre de Varsovie à Berlin en une heure et demie. Il est important de noter, pour la suite des événements, que ni lord Halifax, ni son ambassadeur à Berlin n'estimaient qu'il serait possible au gouvernement polonais d'envoyer un émissaire dans les délais requis, et que le chancelier allemand était au courant de cette opinion. On peut conclure, ajoutait sir Neville dans sa note que, d'après la réponse allemande, *Hitler est « résolu à parvenir à ses fins par des moyens pacifiques s'il le peut, par la force s'il ne le peut pas »*. « Si on permet à Hitler de continuer à garder l'initiative, il me semble que le résultat ne peut être que la guerre ou, une fois de plus, la victoire pour lui par un déploiement de force et l'encouragement à poursuivre la même politique l'an prochain ou l'année d'après. » (doc. 82). On peut dire que cette opinion du diplomate anglais, qui depuis des années avait vu la politique allemande à l'œuvre, était celle de tous les Français aussi bien que de tous les Anglais ; comme l'a dit M. Chamberlain — en français — dans un de ses discours de guerre : « Il fallait en finir ».

Toujours le 30 août, sir H. Kennard, ambassadeur de Grande-Bretagne à Varsovie, télégraphiait à son gouvernement qu'il serait impossible d'obtenir que Beck ou tout autre représentant polonais se rendît à Berlin pour discuter d'un règlement sur les bases posées par Hitler. « La Pologne préférera certainement combattre et périr, plutôt que de se soumettre à une telle humiliation, surtout après les expériences de la Tchécoslovaquie, de la Lithuanie et de l'Autriche. » Il suggérait des négociations dans un pays neutre ou en Italie, et il proposait, comme base de ces négociations, un compromis entre les propositions allemandes de mars dernier et le *status quo* mis en avant par le gouvernement polonais. Il ajoutait qu'étant donné qu'en mars, la Pologne, quoique seule et très peu préparée pour la guerre, avait refusé les conditions allemandes, il serait certainement impossible, à présent qu'elle avait l'alliance de la Grande-Bretagne et l'appui de la France, de lui faire accepter des conditions allant au delà de celles de mars (doc. 84).

Lord Halifax, tenace comme tout Anglais, ne croit point pour cela que la cause de la paix soit perdue, et il télégraphie le même jour à 17 h. 30, à son ambassadeur en Pologne, que l'atmosphère peut être améliorée si Varsovie permet aux membres de la minorité allemande de passer librement la frontière, empêche toute violence contre eux et arrête la propagande par radio, ceci afin d'enlever à Hitler tout prétexte d'intervenir (doc. 85). Dans une seconde dépêche, envoyée à la même heure à Henderson, il précise que le gouvernement du Reich ne peut s'attendre à ce que le gouvernement polonais s'abstienne de toute provocation s'il n'en fait pas autant (doc. 87). Le même jour, à 20 h. 15, sir H. Kennard répond à son ministre en donnant l'acceptation de la Pologne à ses demandes (doc. 86). Toujours le même jour, à 18 h. 50, le secrétaire aux Affaires étrangères mande à sir Nevile qu'il ne peut conseiller à Varsovie d'accepter la procédure allemande pour l'envoi d'un émissaire, car cette procédure est « tout à fait déraisonnable », et il suggère la voie diplomatique normale (doc. 88). Enfin, il répond à la communication allemande du 29 ; cette réponse est remise par sir Nevile à Ribbentrop le 30 août, à minuit. Elle devait être la dernière note que le gouvernement britannique ait envoyée au gouvernement allemand avant le début des hostilités. Lord Halifax relève l'accord entre Londres et Berlin sur le désir réciproque d'arriver à une entente amicale, il insiste sur la garantie des intérêts vitaux de la Pologne, qui ne sont pas incompatibles avec ceux de l'Allemagne ; il exprime sa satisfaction d'apprendre que ce dernier pays est prêt à négocier directement avec la Pologne et accepte l'idée d'une garantie internationale, celle de l'U. R. S. S. en particulier, pour tout arrangement conclu. Mais deux réserves sont faites : le gouvernement britannique ne sait pas encore dans quelle mesure les demandes allemandes sont compatibles avec les intérêts de la Pologne, et il ne voit pas la possibilité d'établir, le jour même, le contact entre Berlin et Varsovie. Enfin, il presse le Reich de fournir des assurances que, pendant le cours des négociations, aucun acte agressif de sa part ne sera commis, et qu'un *modus vivendi* temporaire sera arrangé pour Dantzig (doc. 89). Le 30 encore (dépêche reçue le 31, au matin), il donne comme instruction à sir H. Kennard de presser M. Beck d'entrer le plus vite possible en négociations avec le gouvernement allemand, afin de ne pas fournir à ce dernier « l'occasion de rejeter sur la Pologne le blâme d'avoir provoqué un conflit » (doc. 90).

Le 30 août au soir, l'ambassadeur britannique à Berlin met Ribbentrop au courant de cette dernière dépêche. Le ministre allemand déclare que toutes les provocations sont venues du côté polonais. Henderson fait observer que la presse allemande a dû « grandement exagérer » les provocations

polonaises. « M. von Ribbentrop assura que les conseils du gouvernement de Sa Majesté n'avaient produit à Varsovie qu'un f...ment (*verflucht*) petit effet. Je lui répondis doucement que j'étais surpris d'entendre pareil langage dans la bouche d'un ministre des Affaires étrangères. » (doc. 91).

Une seconde dépêche de l'ambassadeur donne tout au long le récit de cette entrevue désormais historique. Sir Nevile suggère à Ribbentrop d'établir « un contact normal » entre Berlin et Varsovie, c'est-à-dire de remettre à l'ambassadeur de Pologne les dernières propositions allemandes pour transmission à son gouvernement. Si ces propositions fournissent une base de règlement, Londres fera de son mieux pour que Varsovie ne temporise pas. « M. von Ribbentrop répondit en produisant un copieux document, qu'il lut en allemand, à haute voix et à toute vitesse. Comme je pensais qu'il me le remettrait à la fin, je n'essayai pas de suivre de très près les seize articles ou plus qu'il contenait... Quand je lui demandai le texte de ces propositions, conformément à ce qui avait été convenu dans la réponse allemande d'hier, *il assura qu'il était trop tard, car aucun représentant polonais n'était arrivé à Berlin à minuit.* » Henderson fit observer qu'il s'agissait donc bien d'un ultimatum, malgré les assurances que Hitler et lui-même lui avaient données la veille. « *Ribbentrop le nia, en disant que l'idée d'un ultimatum était un produit de mon imagination.* » Henderson propose ensuite que le ministre adopte la procédure normale et convoque l'ambassadeur de Pologne pour lui remettre le document allemand. « Ribbentrop répondit dans les termes les plus violents que, pour rien au monde, il ne demanderait à l'ambassadeur de lui rendre visite. » Enfin, ce serait à Hitler de décider. « Nous nous séparâmes là-dessus, mais je dois vous dire que par toute son attitude au cours de cette désagréable entrevue, M. de Ribbentrop a singé Hitler dans ses plus mauvais moments » (doc. 92).

Nous voici désormais au dernier de ces trois jours qui compteront dans l'histoire du monde. Le gouvernement polonais accepte le principe des conversations directes (dépêche Kennard à Halifax du 31, reçue à 8 heures) (doc. 93). A deux reprises, à midi et à 13 h. 45, lord Halifax, qui voit l'imminence du danger, télégraphie à son ambassadeur à Varsovie ; il faut presser le gouvernement polonais de confirmer son acceptation des négociations directes, et d'établir le contact avec le gouvernement allemand par le moyen de son ambassadeur à Berlin (doc. 94 et 95).

M. Beck donne des instructions dans ce sens à M. Lipski, mais sans l'autoriser à accepter le document contenant les propositions allemandes, cela « en raison de l'expérience passée ». La situation à Dantzig devient extrêmement sérieuse. M. Beck suggère que le Haut-Commissaire, M. Burckhardt, tente

d'établir un *modus vivendi* dans la Ville libre. Quant à lui, « s'il est invité à se rendre à Berlin, il n'ira naturellement pas, car il n'a pas envie d'être traité comme le président Hacha » (dépêche Kennard à Halifax, reçue à Londres le 31, à 19 h. 15 ; doc. 96).

A 23 heures, lord Halifax fait connaître à Henderson l'acceptation du gouvernement polonais, en vue d'en informer le gouvernement allemand. Or, le même jour, à 21 h. 15, Berlin a communiqué à ce dernier un message, qui fut d'ailleurs radiodiffusé, et qui est un monument d'hypocrisie. « Le Führer et le gouvernement allemand, est-il dit dans ce message, ont vainement attendu deux jours l'arrivée d'un négociateur polonais muni de pleins pouvoirs. Dans ces conditions, le gouvernement allemand considère que ses propositions ont été, cette fois encore, formellement rejetées, bien qu'il estime que ces propositions, dans la forme dans laquelle elles furent communiquées au gouvernement britannique également, étaient plus que loyales, justes et pratiques. »

Ainsi, après avoir donné hâtivement lecture, en allemand, le 30 au soir, à sir Neville Henderson, *pour la première fois*, d'un document qu'il refuse ensuite de lui communiquer, en prétextant qu'il est trop tard et que ce document est périmé parce que la Pologne n'a pas envoyé à temps un émissaire muni de pleins pouvoirs — ce que voulait le Reich, c'était, en fait, un Hacha polonais — lui et son gouvernement ont le front de parler de « propositions plus que loyales, justes et pratiques ». C'était donc bien un ultimatum que le Führer, malgré ses dénégations du 29, avait envoyé à Londres. Mensonges d'Hitler...

Cette note, que chacun de nous a pu lire en son temps dans la presse, nous ne l'analyserons pas ici ; elle ne présente aucun intérêt, puisqu'elle était déjà dépassée lors de sa publication.

Le 31 au soir, M. Lipski, qui avait demandé à plusieurs reprises une audience à M. de Ribbentrop, fut enfin reçu par lui. C'est après cette visite que fut radiodiffusée la fameuse note. L'ambassadeur tenta vainement de se mettre en rapports avec son gouvernement : tous les moyens de communication entre Berlin et Varsovie avaient été coupés. Le lendemain matin, à 5 h. 45, les troupes du Reich envahissaient le territoire polonais par quatre endroits différents...

Qu'on n'attende pas de nous des commentaires ; les documents parlent d'eux-mêmes.

## ÉCHANGES DE POPULATIONS

(Suite et fin)

### IV

L'époque trouble, qui se place entre l'écroulement du régime tsariste (mars 1917) et la consolidation des Etats baltes, présente un engrenage inextricable d'intrigues politiques et d'actions guerrières, mues par des forces opposées. Le mouvement national des peuples de la côte baltique, l'impérialisme allemand, la poussée révolutionnaire des Soviets et, finalement, après la victoire sur le front occidental, l'influence grandissante des pays alliés se sont heurtés ici avec une véhémence exceptionnelle.

Quel était le rôle des Allemands baltes pendant cette période confuse ? En suivant la ligne de leur conduite à travers ce dédale de guérillas et d'imbroglios sanglants, on demeure stupéfait de la raideur de leur idée politique et de leur inaptitude totale à comprendre le nouvel état de choses, créé dans un monde bouleversé. Car, tandis que les Lettons et les Esthoniens s'étaient décidés courageusement à fonder des Etats indépendants, les Allemands baltes, suivant leur tradition séculaire, se sont précipités à la recherche du nouveau suzerain, disposé à maintenir leurs privilèges et à les protéger contre leurs concitoyens.

La Russie tsariste n'existait plus. A sa place s'élevait maintenant la masse informe des Soviets, avec son idéologie prolétarienne. Aussitôt, il se tourment vers l'autre protecteur possible — l'Allemagne — sans se rendre compte qu'en 1918 cette puissance était en pleine décadence. Puis, quand le traité de Versailles évinça l'Allemagne de la Baltique orientale, la noblesse balte mit derechef ses espoirs dans les Russes — les Russes blancs, cette fois. L'aventure finit piteusement. Alors, ces représentants qualifiés du « Herrenvolk » furent obligés de se plier définitivement devant leurs anciens serfs, qui, eux, avaient eu le courage de se créer une existence nationale indépendante.

Nous n'allons pas poursuivre, dans l'ordre chronologique, toutes les complications survenues dans ces pays. Bornons-nous d'esquisser les moments les plus décisifs, ceux qui projettent une lumière sur le vrai caractère des Baltes allemands et sur leur collusion avec le Reich. Nous verrons que pendant cette brève période (1918-1919), leur histoire séculaire se répète dans une sorte de raccourci saisissant, et que certains événements tout récents y sont préfigurés.

L'indépendance de l'Esthonie est proclamée le 24 février 1918, après la chute de l'empire russe, l'avènement des communistes et une brève, mais mémorable incursion de ceux-ci dans les pays baltes, qui instruit la population sur ce qu'elle pouvait attendre de ce régime. Le lendemain, 25 février, le général von Seckendorf, appelé par les barons, entre à Tallinn à la tête des troupes allemandes et destitue le gouvernement esthonien. Hantée par son rêve traditionnel, la noblesse balte escompte la régence d'un prince prussien, représentant du Kaiser, dont elle deviendra la vassale. On projette de faire gouverner le pays par une « diète de chevaliers ». Les privilèges des seigneurs, ainsi que leurs possessions, doivent, bien entendu, être rétablis.

Entre temps, les Soviets qui, à Moscou, n'ont d'autre soutien armé que les bataillons communistes de la garde lettone, cèdent les provinces baltiques à l'Allemagne — le premier marché entre les deux compères (traité de Brest-Litowsk). Cet état de choses dure jusqu'à l'armistice de Rethondes. Von Seckendorf se replie alors vers le sud et les pays baltes en profitent pour réaffirmer leur indépendance. Aussitôt, les Soviets se prennent de pitié pour « leurs frères esthoniens et lettons opprimés » et envahissent les deux pays. Une lutte farouche s'engage ; les Esthoniens parviennent à battre les Russes (janvier 1919), mais en Lettonie, Riga reste dans leurs mains. Un autre général allemand, von der Goltz, arrive à Liepaja (Libau).

Le général von der Goltz nous a laissé un livre instructif et révélateur à plus d'un point de vue (1). Ce livre nous apprend comment un général prussien avait contribué à sauver la Finlande de la peste bolcheviste ; comment ce même général fut envoyé dans les provinces baltiques par le gouvernement le plus démocratique de l'Allemagne, afin d'y maintenir l'avant-poste du germanisme et, surtout, pour y tenter une « dernière chance », qui, en cas de réussite, pouvait rétablir la position militaire de l'Allemagne et préserver ce pays d'une paix désastreuse.

(1) Général Graf Rüdiger von der Goltz. *Meine Sendung in Finnland und im Baltikum*. Leipzig, 1920.

On apprend, de plus, — mais ceci, bien malgré les intentions de l'auteur, — comment un général du Reich, contraint de se débrouiller dans une situation politique complexe, renverse et constitue, tout à tour, des gouvernements « nationaux », comment, pour prolonger une aventure sanglante, mais sans issue, il dénationalise froidement ses soldats allemands, en leur promettant la citoyenneté et des terres baltes ; comment, enfin, après l'échec de ces tentatives, il les transforme encore une fois en « Russes blancs » et les cède à un aventurier obscur ; comment, sous couleur de combattre le bolchevisme, il attaque l'armée nationale esthonienne, juste au moment où cette dernière doit surveiller avec vigilance sa frontière soviétique menacée. La dernière entreprise guerrière de von der Goltz finit sans gloire. Son armée, composée de la « division de fer » (soldats allemands) et de la *Landeswehr* (Baltes allemands et un bataillon de Russes blancs) est honteusement défaite par la jeune armée esthonienne, et bientôt von der Goltz est forcé d'abandonner Riga. Il quitte le pays en y laissant comme successeur le trop fameux Bermond-Avalow (1).

Il est curieux de noter qu'au début de son activité dans les provinces baltiques, von der Goltz lui-même était quelque peu surpris par les prétentions des Allemands baltes : « Nous ne pouvons pas nous appuyer uniquement sur les Baltes, qui ne représentent que 8 0/0 de la population... Le traitement insensé infligé aux Lettons pendant les années de l'occupation allemande, les atrocités commises par les bandes révoltées de la 8<sup>e</sup> armée (allemande)... et, finalement, la haine séculaire de la population envers les Baltes ont eu pour résultat, que même les milieux non bolchevistes préférèrent les bolcheviks aux Allemands... Mon intention est... de freiner les Baltes dans leurs façons dédaigneuses avec les Lettons... » On lit ceci dans le rapport officiel du 17 février 1919, envoyé par von der Goltz au haut commandement allemand. Mais ces idées saines, qui coïncident curieusement avec les jugements portés par tous les « protecteurs » étrangers au cours de l'histoire, se sont évaporées rapidement. Elles ont fait place aux intrigues tortueuses de von der Goltz, ayant pour but non de pacifier le pays, mais de retarder, autant que possible, tout arrangement basé sur la réalité de la victoire des Alliés. Aussi, au lieu de freiner les prétentions baltes, comme il se le proposait au début, il les attisa, au contraire, en machinant dans la coulisse un coup d'Etat contre le ministère letton de Ulmanis et en imposant à sa place un ministère balte, présidé par le pasteur Needra.

(1) On retrouve une silhouette saisissante de cet aventurier dans le livre de M. René Puaux, *Portrait de Lettonie*, Plon, Paris, 1927.

Au moment de la consolidation de la Lettonie et de l'Esthonie, la position des Allemands baltes se présentait à peu près de la façon suivante. La petite et la moyenne bourgeoisies avaient dû, bon gré mal gré, accepter les nouvelles conditions d'existence. Médecins, avocats, commerçants s'étaient adaptés à leur nouvelle clientèle. Ils finirent par apprendre la langue du pays, acceptèrent la souveraineté d'un gouvernement composé de Lettons ou d'Esthoniens et renoncèrent, du moins extérieurement, à l'idée d'appartenir à une race supérieure. La situation économique était rien moins que favorable. Autrefois, Riga et Tallinn avaient été de grands ports de l'immense plaine russe ; ils étaient devenus maintenant de petites capitales de petits pays pauvres. La vie était donc devenue difficile et restreinte. Pour se maintenir, il fallait du courage, de l'endurance et du travail. Mais la tradition séculaire des Baltes allemands ne les avait nullement préparés à peiner. Aussi vit-on nombre d'entre eux s'expatrier, en se mêlant à l'émigration russe ou, et c'était la majorité des cas, en se fixant en Allemagne. Ils y grossirent les rangs des déclassés et des mécontents d'après-guerre qui formèrent le levain de l'agitation hitlérienne. Le personnage le plus typique et le plus représentatif de cette catégorie est Alfred Rosenberg, issu d'une humble famille bourgeoise, *der kleine Rosenberg aus Wesenberg*, comme disaient, un peu dédaigneusement, les barons baltes.

La situation de la noblesse terrienne se trouva être plus difficile encore que celle de la bourgeoisie. Ses domaines avaient été parcellés et les derniers vestiges du pouvoir seigneurial abolis. L'appui du gouvernement, qui ne faisait jamais défaut aux barons aux temps du tsarisme, s'était transformé en une surveillance méfiante. Les hobereaux baltes n'étaient ni matériellement, ni moralement préparés à cette épreuve. Ils n'avaient pas impunément passé deux siècles d'existence sous le régime russe et abusé des douceurs du pouvoir administratif dans ce pays de l'arbitraire. Les pratiques de la bureaucratie tsariste, avec toutes ses tares, ont trouvé en eux des adeptes dociles et fervents. Au point de vue racial, ils sont loin d'offrir la même homogénéité et la même résistance que leurs ancêtres. Ceux d'entre eux qui tenaient par-dessus tout à la pureté de leur race, sont fortement dégénérés à la suite de trop nombreuses alliances entre consanguins ; les autres portent dans leurs veines beaucoup de sang russe et offrent, au physique et au moral, un amalgame de traits germaniques et de traits slaves. Plus attachés au bien-être, à la bonne chère et à la dive bouteille que ne le sont, en moyenne, les Allemands du Reich, ils sont restés un peu plus travailleurs que les Russes, mais ils le sont devenus beaucoup moins que les Allemands ; et ils n'ont rien gardé du culte presque fanatique de ces derniers

pour l'effort. Leur conversation se distingue par un tour moqueur et légèrement sceptique, caractéristique pour les slaves. Il n'est pas pour eux de sujet de conversation plus délectable, que de railler l'étroitesse d'esprit, l'avarice et la lourdeur des Allemands du Reich. Enfin — et ceci est le plus grave — ils ont cumulé le nihilisme moral des Russes avec l'opportunisme allemand, cet opportunisme grégaire qui les rend si prompts à toutes les compromissions et à toutes les lâchetés.

Les premières années de l'existence des nouvelles républiques baltes furent très dures pour les hobereaux. Mais, petit à petit, les conflits et les haines s'apaisèrent. Les éléments les plus sains parmi la noblesse balte se sont courageusement mis au travail. Ils fondèrent des usines, ils procédèrent à une rationalisation de la production agricole dans leurs domaines, fortement réduits. En quelques années, les deux petits pays baltes étaient relevés économiquement. Pour la première fois, depuis des siècles, les nobles y avaient contribué dans des conditions normales. Il semblait que l'histoire de ces deux pays avait enfin trouvé une issue acceptable pour tous les intéressés. La nouvelle collaboration de toutes les classes, fondée sur le respect des droits individuels pouvait les amener, malgré les difficultés temporaires, à une heureuse solution du problème ethnique, jusque-là inextricable. Il fallait pour cela quelques années de paix et de stabilité politique. C'est à ce moment que Hitler fit son apparition à l'horizon de la Baltique.

## V

La nouvelle de la « répatiation » des Allemands des pays baltes, survenue en pleine guerre, surprit l'Europe occidentale par sa soudaineté. Au premier moment, on ne s'est même pas demandé qui, et de quel droit, a imposé l'ordre de ce déplacement monstre ?

En remettant les choses à leur place, on constate ceci : les Allemands baltes étaient citoyens esthoniens ou lettons. Ils ne devaient, normalement, obéissance qu'aux ordres de leurs gouvernements respectifs. Or, les deux gouvernements baltes démentirent formellement toute initiative dans cette pénible affaire. Ils tinrent à souligner que cette grande migration s'était accomplie spontanément et que leurs citoyens allemands, se conformant au désir d'un chef de gouvernement étranger, s'étaient décidés de leur plein gré, à quitter les pays de leurs pères pour peupler un « espace » que les

armées du Reich n'avaient pas encore subjugué définitivement. De son côté, Staline, mis en cause par l'opinion mondiale, s'empresse, lui aussi, à démentir. On lit dans l' « Etoile Rouge » (*Krasnaya Svesda*, 14 octobre 1939) : « La presse étrangère donne une explication éronnée des raisons du départ des Allemands des pays baltes. Elle prétend que ce départ est causé par le traité d'assistance mutuelle conclu entre l'U. R. S. S. et ces pays, et par la perspective de la soviétisation de l'Esthonie et de la Lettonie... C'est totalement faux. L'U. R. S. S. se propose de respecter la clause de la non-immixtion dans les affaires intérieures de ces pays. La transplantation des Allemands se fait uniquement sur l'initiative du gouvernement allemand. » Après ces deux démentis, force était à l'Allemagne d'endosser la responsabilité, en proclamant dans l'organe officiel du Ministère des Affaires étrangères (*Deutsche diplomatische und politische Korrespondenz*) : « En enlevant les groupes d'Allemands minoritaires de certains pays, le Reich prouve qu'il n'a aucune intention d'intervenir dans ces pays et qu'on ne peut plus, par conséquent, produire contre lui la vieille accusation d'hégémonie et d'impérialisme... »

Nous touchons ici à un chapitre mystérieux et fort controversé de l'actualité — à l'alliance entre Hitler et Staline. Les documents qui auraient pu nous éclairer sur l'étendue, les buts et la sincérité de cette alliance restent encore inaccessibles. On est réduit à opérer avec des hypothèses, — et pourtant, de la solution de ce mystère dépend la conduite politique et militaire des adversaires du Reich dans un avenir immédiat. La question des « échanges de populations » projette quelque lueur sur la nature réelle de cette alliance. L'étude de cette question peut donc contribuer, dans une certaine mesure, à soulever un bout du voile. Les multiples documents qui s'y rapportent semblent indiquer que Hitler, dans le cas des Baltes, a été, encore une fois, comme pour le Tyrol, pris à son propre piège.

On est frappé par la soudaineté de sa décision. Nous avons, au cours de cette étude, rapproché certaines dates qui en disent long sur l'interdépendance soviéto-allemande dans l'affaire du nettoyage des Etats baltes de leurs éléments germaniques. Constatons aussi que l'opération n'était nullement préparée par une propagande dans la presse allemande, comme c'est la coutume outre-Rhin. Au contraire, le rôle des Baltes allemands — « bastion du germanisme » — était exalté, très récemment encore, dans le Reich. En voici un exemple particulièrement savoureux. Le fascicule de mai 1939 de l'*Europäische Revue* contient un article en hommage au cinquantième anniversaire du Führer. Il a pour auteur M. Werner Hasselblatt, délégué perpétuel de l'Union des groupements allemands en Europe (*Ständiger Beauftrag-*

*ter der deutschen Volksgruppen in Europa*) et, comme tel, particulièrement qualifié pour exprimer le point de vue du Reich dans la question des minorités allemandes. L'article glorifie Hitler qui a montré une nouvelle voie et un nouveau but aux minorités germaniques dans tous les Etats de l'Europe, et s'arrête avec une complaisance marquée sur les Allemands des Etats baltes. « Les groupements allemands sont des soutiens de l'ordre dans leurs pays respectifs. Comme tels, ils portent, du fond de leur cœur, leur gratitude au Führer — car c'est lui qui a empêché l'Europe de sombrer dans le bolchevisme. Surtout les groupements de l'est, qui colonisent les Marches en bordure de l'Union Soviétique ne l'oublieront jamais. On rencontre rarement dans ces contrées des compatriotes qui n'aient pas de parents ou d'amis massacrés par les communistes. De plus, leurs pays natals risquaient d'être gagnés par les théories du communisme ou celles du front populaire, son succédané. » Nous n'avons aucun fondement pour suspecter la bonne foi de ces paroles, qui reflétaient encore, au mois de mai, les directives gouvernementales, et qui sont devenues si compromettantes aujourd'hui.

L'exécution du plan, désordonnée et hâtive, dénonce, elle aussi, une improvisation qui tranche singulièrement sur la préparation minutieuse, de règle dans les entreprises allemandes. Cédons ici la parole à M. Cathala, à qui nous devons un excellent « Portrait de l'Esthonie » (1), où l'auteur est établi depuis longtemps. « En fait, à peine décrétée, l'opération prenait aussitôt une allure de débâcle. Non que les intéressés fussent pressés de s'en aller : la majorité eût préféré ajourner à jamais cet arrachement. Mais les autorités allemandes locales, obéissant à on ne sait quelle consigne, en vue de fins encore mystérieuses, mirent tout en œuvre pour accélérer l'exode, et eurent tôt fait de lui donner figure de déroute. D'ailleurs, aucun plan d'évacuation préparé. Aucune entente préalable avec les gouvernements intéressés sur le sort des biens, bien qu'on comptât parmi les émigrants bon nombre de gens dans les affaires. On se contenta d'accords bâclés en quelques nuits, également dommageables aux parties, lourds de conflits futurs. A coup d'instructions, dont chacune contredisait celle de la veille, on finit par ramasser un troupeau de quelques dizaines de milliers de têtes, où ne manquaient ni les vieillards des hospices, ni les malades des cliniques, ni les aliénés des asiles, ni même d'authentiques non-Allemands. Et les bateaux de la *Kraft durch Freude* les emportèrent. Jamais départ de civils à l'arrière-front, devant une offensive soudaine, ne s'accompagna de pire panique. Tout se passait comme si un ordre inéluctable et imprévu eût

(1) Chez Plon, Paris, 1937.

obligé le chancelier Hitler à débarrasser dans l'instant la Baltique de ses Allemands. » (*Le Temps*, 11 novembre 1939).

Des correspondances ultérieures complètent ce tableau. Pour forcer les récalcitrants à partir, on employa les arguments les plus divers. On dit aux Allemands baltes que la bolchevisation de l'Esthonie et de la Lettonie était imminente. L'évêque luthérien de Riga, Poelchau, présenta de sa chaire aux fidèles la décision de Hitler comme un ordre de Dieu, auquel il fallait se soumettre sans murmurer. Quand cela ne suffisait pas, on recourait au chantage. Quelques-uns des Baltes allemands avaient commis l'insigne bêtise de signer une adresse à Hitler (toujours pour le cinquantième anniversaire du Führer), implorant son assistance et le remerciant — quelle anticipation ! — pour « tout ce qu'il a fait pour eux ». Cet acte était une trahison vis-à-vis des pays dont ils étaient citoyens. Les agents du Reich menacèrent les signataires de dénoncer leurs noms aux gouvernements intéressés, s'ils ne se décidaient pas à s'embarquer illico.

Non moins surprenante est l'ordonnance interdisant aux émigrés d'exporter leurs biens : ils ne pouvaient prendre avec eux qu'une somme variant de 350 à 500 francs et quelques objets personnels. Tout le reste devait être confié à la *Treuhandsgesellschaft*, organisation allemande, chargée de régler toutes ces transactions d'Etat à Etat.

On ne conçoit pas pourquoi il n'était pas permis aux Allemands arrivant dans le Reich, où la pénurie générale est notoire, d'emporter des valeurs en argent ou en nature, dont ils pouvaient avoir un besoin immédiat. On voit difficilement les gouvernements des Etats baltes leur imposer des restrictions aussi draconiennes. On a essayé d'expliquer ces mesures par le désir de Hitler de tirer des devises de la fortune des expatriés. Mais cette explication, juste en partie, est insuffisante. Il lui aurait été beaucoup plus aisé de les détrousser, une fois les valeurs entrées en Allemagne. Il n'était pas dans l'intérêt de Hitler lui-même de recueillir dans le Reich des foules allemandes privées du nécessaire. Nous sommes donc amenés à chercher derrière les dociles exécuteurs de ces mesures leur véritable inspirateur — celui dont les désirs sont devenus des ordres, aussi bien pour les pays baltes que pour l'Allemagne.

A la lumière des faits qui se sont passés depuis, et surtout après l'attitude passive et embarrassée de l'Allemagne lors de l'agression soviétique contre la Finlande, on est porté de voir en Staline le vrai instigateur de ce rapatriement. Lui seul pouvait en tirer un parti réel. L'assistance que les Soviets prêtent depuis le mois de septembre à l'Allemagne hitlérienne a dû être payée. Elle l'a été par l'abandon à la Russie de la Baltique orientale. L'exode

des Allemands des pays baltes n'est qu'un détail, mais un détail important. On reconnaît, de plus, dans l'exécution de cette entreprise certains procédés qui décèlent la manière de Staline, plutôt que celle de Hitler. Staline n'aurait certainement pas trouvé lui-même cette combinaison. La pauvreté de son invention se reflète assez dans la platitude désespérante de ses discours et de ses écrits, mais sa faculté d'adaptation aux idées d'autrui est prodigieuse. Il a sauté avec enthousiasme sur le fameux précédent tyrolien — rançon payée par l'Allemagne pour l'annexion de la Tchécoslovaquie. L'expulsion des Allemands baltes fut, de sa part, un coup de maître : il s'est débarrassé, dans les deux pays qui sont sous sa coupe, d'un élément naturellement hostile aux Soviets et il y a tout lieu de croire que c'est lui, et non Hitler, qui va encaisser le plus clair de la fortune des populations transportées.

L'évaluation des biens, confiée à la compétence de la *Treuhandgesellschaft* allemande, avait tout d'abord atteint dix milliards de francs environ. On se demandait comment les petits Etats baltes pourraient jamais s'acquitter de cette dette et on s'étonnait de voir leurs gouvernements, si prudents d'habitude, accepter imperturbablement un tel fardeau. Puis on apprit que cette dette avait été réduite de moitié, ensuite que cette moitié était fondue à un cinquième. Mais même ce restant représente pour l'économie balte une somme considérable. Il est peu probable que les Etats ou les particuliers puissent absorber par voie d'achat la masse des valeurs abandonnées par les Allemands émigrés. Il reste pourtant dans l'ombre un acquéreur éventuel, qui a solidement pris pied dans ces pays et qui, en même temps, peut peser sur l'Allemagne — l'Etat Soviétique. Ses livraisons au Reich en matières premières et en céréales devront être réglées. Elles le seront aux taux les plus favorables pour les Soviets, quand, faute d'acquéreurs, les biens baltes seront dépréciés définitivement. Autre détail typique : au moment de l'exode précipité des Allemands, Staline s'est bien gardé de pousser les gouvernements baltes à protester contre une évaluation au maximum des avoirs laissés sur place. Les propriétaires une fois partis, la dépréciation fut menée à une allure vertigineuse et, certainement, elle ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Les valeurs sont là, dans « l'espace vital » concédé à Staline, et c'est pour lui l'essentiel. Pour le règlement, on verra après. On reconnaît bien là le style de Staline, fait de réalisme et de cautèle et qui se différencie de la mégalomanie fumeuse de Hitler.

VI

On sait que les Allemands baltes ont été transportés par mer à Gdynia et Dantzig pour coloniser la Pologne occidentale. Des nouvelles fragmentaires, mais expressives, nous apprennent comment l'Allemagne entend transformer en province purement germanique les terres de Posnanie et de Poméranie, dont la population a de tout temps été et demeure, de nos jours, polonaise de race, de langue et de tradition (Poméranie : Polonais, 89,8 % ; Allemands, 9,8 %. — Posnanie : Polonais, 90,5 % ; Allemands, 9,2 %). Ces terres, qui ont été le berceau de l'Etat polonais et qui, malgré toutes les vicissitudes historiques, ont toujours gardé leur caractère intégralement national, ont su résister même à la germanisation à outrance entreprise sous le règne de Guillaume II. La loi inique de l'expropriation forcée des terres appartenant aux Polonais, édictée par Bülow, n'a pas amené de résultats tangibles. La loi de la vie de la race fut plus forte que les inventions criminelles des bureaucrates berlinois.

Pour transformer cette terre polonaise en terre allemande, il n'y a pas d'autre moyen que l'extermination ou l'expulsion totale de la population, et Hitler est tout disposé à cumuler les deux méthodes. Extermination féroce des couches supérieures et des éléments instruits, capables d'organiser une résistance, ne fût-ce que morale ; expulsion du pays des grandes masses, réduites à l'esclavage, soit pour exécuter les travaux les plus pénibles et les plus rebutants à l'intérieur du Reich, soit pour être parquées dans l'espace de « l'Etat croupion », projeté par les envahisseurs. Les frontières de ce *polnischer Reststaat*, laissées dans le vague, ont la propriété de rétrécir de jour en jour ; si bien qu'à présent, le Reich semble avoir définitivement renoncé à ce projet. On se demande comment Hitler entend aujourd'hui son fameux « arrangement nouveau des relations ethnographiques » qui était censé supprimer les causes de conflits en Europe.

Les dernières nouvelles nous prouvent que la tendance la plus inhumaine a prévalu et que la politique d'extermination massive de la population polonaise est désormais étendue à tout l'espace de l'occupation allemande. Les méthodes adoptées sont les suivantes : 1° On masse d'abord une quantité énorme de population sur un espace restreint, sans tenir compte, ou plutôt, en tenant parfaitement compte de l'impossibilité pour cette masse de subsister ; 2° on exporte systématiquement de ce territoire tous les vivres, combustibles, tissus, pour assurer une famine et un dénuement complet ; 3° on in-

terdit toute importation de médicaments, même les plus primitifs, pour rendre impossible tout secours aux blessés et aux malades. Le refus, opposé dernièrement par le Reich à la Croix-Rouge de Genève, d'une permission d'envoyer gratuitement à Varsovie du fil et de l'iode en est un exemple éloquent. Les détails de cette extermination d'un peuple entier ne nous parviennent que par fragments. Ce sera un devoir du monde civilisé de les enregistrer avec soin et d'en tirer les conséquences nécessaires au moment du règlement des comptes.

Revenant à notre sujet initial, constatons ceci : en proclamant le droit à l'expansion pour les Allemands, Hitler s'est toujours basé sur la trop grande densité de la population allemande par rapport au kilomètre carré de surface disponible. En condensant sciemment outre mesure une population, il la condamne donc, de son propre aveu, à la mort. C'est là la solution de son arrangement nouveau des relations ethnographiques.

Mais cela ne lui a pas suffi. Au sein de cet « espace » de la mort par asphyxie qu'il a dévolu à la Pologne, Hitler est en train de créer une réserve spéciale — l'Etat (?) juif de Lublin — ghetto au milieu d'un autre ghetto, où toutes les conditions d'un anéantissement total de la population sont soigneusement réunies (1). En même temps, ce gigantesque camp de concentration doit servir de foyer d'infection permanent à l'usage des pays environnants. On voit que tout a été prévu.

Cependant, l'exécution du plan sadique et insensé du Führer présente des fissures. L'Etat juif était concevable, pour sa logique de fou, comme faisant partie du *Reststaat* polonais, pour lequel il devait servir de véhicule de décomposition. Mais l'idée de cet Etat une fois abandonnée, le ghetto de Lublin menace de gangréner la plus grande Allemagne. De toute évidence, on se trouve ici en présence d'un plan mal conçu et dépassé de loin par les événements.

La même observation s'impose si l'on considère les autres incohérences des échanges pratiqués par Hitler. Toute considération humanitaire à part, si l'on admet, dans la démonstration par l'absurde, le « manque d'espace » de l'Allemagne, on constate qu'au moment où cet espace lui est devenu accessible, elle est allée chercher ailleurs des colonisateurs pour le peupler. Et quels colonisateurs ! Hitler, bien informé sur la valeur des Alle-

(1) Pour y parvenir, on greffe là-dessus un autre « échange ». La population de la voïévodie de Lublin comportait 2.464.936 habitants, dont 2.109.190 Polonais et 246.010 Juifs. Les 2 millions de Polonais seront tassés ailleurs et l'on va ajouter aux 246.000 Juifs autochtones tous les Juifs de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et de la Pologne, c'est-à-dire environ 2.550.000.

mands baltes, ne pouvait ignorer qu'en les faisant venir en masse, il choisissait l'élément le plus inapte aux buts qu'il voulait atteindre. La Posnanie et la Poméranie sont des régions agricoles, censées devenir le grenier de l'Allemagne. Or, il n'y a pas de paysans parmi les Baltes nouvellement arrivés. Ce sont, pour la plupart, des petits bourgeois, commerçants, artisans ou intellectuels, dont l'Allemagne n'a aucun besoin, vu la surproduction de ces professions dans le Reich. Les « barons », relativement peu nombreux, sont destinés à devenir régisseurs des grands domaines polonais. On peut se représenter le résultat de leur administration si l'on songe à leur mentalité habituelle et à leur inaptitude à se conformer aux conditions nouvelles et difficiles.

L'arrivée des nouveaux colonisateurs à Gdynia fut saluée par la presse nazie de descriptions touchantes : les débarqués exultent et expriment leur confiance dans un avenir brillant. Les employés préposés à leur accueil sont paternels. On distribue des jouets aux enfants. Mais, voilà que de Riga on annonce, en se basant sur des lettres reçues de ces transportés, qu'une épidémie de suicides a éclaté parmi eux : 37 cas à Gdynia, 30 à Poznań, 14 à Bydgoszcz. Les émigrés se plaignent que les ingénieurs soient passés électriciens, que les bourgeoises aient été obligées à devenir plongeuses dans les restaurants et que des hommes de professions libérales soient mobilisés à l'arrachage des pommes de terre. Le mécontentement est tel que certains ont osé entreprendre des démarches pour rentrer dans leurs pays natals — avec le résultat que l'on pense. Ces nouvelles se sont répandues à Tallinn et à Riga comme une traînée de poudre et ont fortifié la résistance de ceux qui n'étaient pas encore partis. Pour atténuer cette fâcheuse impression, le journal allemand de Tallinn publia d'autres lettres, beaucoup plus optimistes. On y apprenait que, pour faire place aux arrivants, les Polonais avaient dû évacuer immédiatement leurs maisons sans rien emporter. Un médecin écrivait : « On m'a dit au débarcadère que ma résidence était fixée à Zoppot, et l'on m'y amenait avec ma famille. Grand a été mon étonnement de voir qu'on me remettait une villa vraiment noble, où j'ai trouvé un cabinet de consultation fort richement aménagé. » Un journaliste : « Toutes les installations ont été conservées... Aux murs pendent encore les portraits des anciens propriétaires... Beaucoup de tapis aux planchers et, aux murs, des souvenirs de voyage... Dans les tiroirs, on trouve des verres, de la vaisselle, du linge, des vêtements... Un de mes amis a même trouvé sur la table déjà prête une bouteille de vin entamée. Il se trouve actuellement des détachements de femmes polonaises qui mettent de l'ordre dans les appartements évacués, pour permettre aux nouveaux débarqués de s'installer le plus

rapidement possible. » (1) Ces lettres indignèrent les Esthoniens. Leur presse a justement comparé ces Baltes aux « soldats-maraudeurs que punissent de mort tous les codes de justice militaire ». Servis par de malheureuses femmes polonaises et se prélassant dans les maisons d'où les propriétaires légitimes étaient expulsés, les honnêtes Allemands baltes entraient avec naturel dans le pays où ils devaient faire office de gardes-chiourme.

Nous avons poursuivi en détail deux cas de ces échanges dont Hitler a fait son programme. Tous les deux ont été, en fin de compte, désavantageux pour l'Allemagne et désastreux pour les transplantés. Tous les deux, par contre, ont été avantageux aux tenants des pays qui se débarrassaient de leurs dangereuses minorités germaniques. N'oublions pas que le Reich tient encore en réserve d'autres groupements allemands, susceptibles de provoquer des troubles dans des pays voisins : il y en a 750.000 en Roumanie, 600.000 en Yougoslavie, 480.000 en Hongrie. Il est vrai que l'exemple des Tyroliens et des Baltes a singulièrement diminué l'enthousiasme de ces Allemands de l'étranger pour les délices du retour au Reich. Les Allemands des Balkans et de la Hongrie sont saisis de panique devant cette perspective : ceux de Hongrie magyarisent leurs noms, d'autres adoptent des patronymes à consonnances slaves, d'autres encore se remémorent subitement de leur origine lorraine et demandent protection au consulat français.

Il est d'ailleurs douteux que la transplantation de ces Allemands se produise jamais. Les expériences déjà faites étaient accomplies toutes les deux sous la pression d'une volonté extérieure et, comme nous l'avons dit, elles ne se sont pas avérées avantageuses pour l'Allemagne.

Mais ni les ratés de sa politique de colonisation, ni aucune considération d'ordre humanitaire n'empêcheront le négrier moderne qu'est Hitler de poursuivre ses « échanges » aux dépens de la Pologne sans défense. Il est difficile d'imaginer jusqu'où sera poussée cette sinistre expérience, dont la tendance purement destructive n'est plus à démontrer.

Pour Hitler, c'est, en fin de compte, un nouvel aspect de la guerre totale. Comme en 1914, l'Allemagne ne se sent tenue par aucune considération morale dans le choix de ses moyens et, comme alors, elle espère que personne ne voudra la suivre sur ce terrain. Hitler a trouvé dans la transplantation des populations une arme plus meurtrière et plus inhumaine, peut-être, que ses mines magnétiques. Mais l'expérience nous prouve que les armes

(1) Correspondance de M. J. Cathala dans *Le Temps* du 21 novembre et du 2 décembre 1939.

nouvelles finissent toujours par être retournées contre celui qui s'en est servi le premier. Les adversaires de Hitler seront, un jour, forcés de les adopter contre lui. Les iniquités commises en Pologne ne pourront pas être réparées sans le refoulement hors de ses frontières des hordes humaines que Hitler a lâchées sur elle.

PEREGRINUS.

## COUP D'ŒIL SUR LES LETTRES POLONAISES CONTEMPORAINES

(Suite et fin)

Malgré le souci flaubertien et parnassien dont Berent a entouré son œuvre, l'auteur des « Pierres vivantes » ne saurait aspirer au rôle qui incombe à *Stefan Żeromski*, éternellement tourmenté par la Vie, jamais enfermé dans une Tour d'ivoire, ardent pécheur à qui Dieu accordera sans doute miséricorde pour ses élans généreux. Le zèle révolutionnaire de *Żeromski* ne procède pas de rancœurs héritées d'aïeux humbles et avilis, comme chez *Kasprowicz*. De même que *Piłsudski* et d'autres chefs socialistes aux origines nobiliaires, *Żeromski* adhéra à la révolte prolétarienne, parce que celle-ci visait le tsarisme, ennemi mortel de la liberté polonaise. « *Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo !* » Pour reconquérir l'indépendance, les patriotes s'alliaient à toutes les forces des tréfonds et des bas-fonds ; ils se seraient alliés au Diable, pourvu qu'il ait ressuscité la Pologne. Pourtant, le socialisme de *Żeromski* reposait encore sur une autre base, la pitié qui animait le poète envers tous ceux qui souffrent d'une injustice nationale, sociale, économique, érotique.

*Żeromski* exhibe les malheurs des collectivités, nationale et sociale, auxquelles il appartient, dans une longue série de poèmes lyriques en prose qui s'intitulent romans. Il prétend refléter la vie, mais il présente souvent des fantômes, des allégories, des idées ambulantes, des hommes-types, des porte-parole de l'auteur. N'importe, le décor de ses récits est presque toujours beau et vrai, magistralement évoqué et plein d'un charme magique. Pêle-mêle avec des ombres pâles et des abstractions apparaissent des hommes, comme vous et moi, et mieux que nous, pis que nous, des créatures magnifiques ou pitoyables qui font vibrer toutes les cordes de notre sentiment.

*Żeromski* est très grand, dès qu'il ne se fie qu'à son lyrisme ; il déçoit parfois par l'insuffisance de sa technique. Il est très grand, quand il fait revivre devant nous telle scène dantesque, par exemple la bataille autour de Saragosse. Il nous suggère les magnificences des montagnes, Karpathes et

Alpes — qu'il connaît et qu'il aime —, les mirages blancs d'un fleuve couvert de glaçons, le rythme endiablé d'un « kulig », d'une folle course en traîneaux à travers un paysage hivernal polonais. Il excelle à évoquer certaines périodes du passé adéquates à ses sympathies : pour ne nommer que les épisodes maçonniques de « Cendres ». Enfin, il s'élève très haut, quand il nous chante en des accords puissants tel exploit de l'histoire ou de la préhistoire, une légende ou un mythe.

Ainsi, nous réservons notre admiration pour le « Chant héroïque en l'honneur du hetman (Żółkiewski) », pour les ballades en prose, consacrées au « Vent de la Mer », qui devrait et qui doit souffler à travers la Pologne. L'épopée de l'époque napoléonienne « Cendres » est riche en fragments ensorcelants. Ce qui correspond le mieux aux exigences d'une composition classique et de l'harmonie artistique, ce sont sans doute les romans autobiographiques : « Les travaux de Sisyphe » (tableau de l'école russe en pays polonais) et « Le fleuve fidèle ».

On a beaucoup vanté Żeromski dramaturge. A tort, si l'on s'en tient à « La Rose », grand spectacle politico-révolutionnaire ; à raison, si l'on cite la tragédie aux traits antiques « Turoń » (épisode de la jacquerie de 1846). Une charmante comédie, « Ma petite caille s'est échappée », ou le jeu de l'amour et de l'instruction primaire, une pathétique machine historique, « Sułkowski », éveillent des sentiments civiques qui ont contribué à leur succès.

Le drame polonais contemporain forme d'ailleurs un mélange singulier du sublime — Wyspiański —, de splendides pièces à thèse — Rostworowski — d'excellentes comédies satiriques — Mme Zapolska, Grubiński, Perzyński —, d'un riche théâtre des poètes — Lucjan Rydel, Staff, Szaniawski, Miłaszewski —, de perçantes analyses psychologiques — Kisielewski, Mme Nałkowska — et d'une production de marchandises dramatiques faciles à écrire, à digérer et à négliger.

Le comte *Karol Hubert Rostworowski* nous rappelle souvent le vicomte François de Curel. C'est un observateur désabusé de notre triste espèce, auquel ne manquent ni la charité, ni la haine sacrée. Ses conceptions sociales sont au fond celles du « Repas du Lion », mais son catholicisme, rigoureux quoique nullement rigoriste, est libre des éléments panthéistes qui se rencontrent chez le châtelain de Ketzing. De même que Curel, Rostworowski, solitaire plein d'orgueil, aimait pourtant le commerce du peuple ; il détestait l'atmosphère corrompue des cités industrielles et se délectait au contact de la nature. Une puissante trilogie, où le motif central, la malédiction qui s'attache à la possession des richesses, nous évoque les origines wagnériennes.

nes de Rostworowski, mélomane et fin connaisseur du drame musical. Il décrit l'ascendance et l'ascension d'un fils de paysans, savant, fiancé d'une dame de la « haute », regorgeant d'instincts primitifs, mais extérieurement civilisé, qui échoue devant le port. Le « déménagement » — ainsi s'appelle l'une des trois pièces du cycle — n'a pas réussi, l'étape nécessaire était trop courte ou elle a débuté par un start infortuné. Oui, le désordre social de notre temps nous amène tous à « déménager ». Car c'est l' « Antéchrist », ou, comme disent les Polonais, l' « Anti-Christ », qui séduit et sévit sur cette planète. Et le Père céleste contemple avec effroi ses « Enfants terribles » qui déraisonnent. Avant d'avoir composé les deux pièces dont nous venons de citer les titres, et une troisième, « Charité », Rostworowski s'était préoccupé plutôt de l'individu, des secrets du cœur et des mystères de l'âme. Son « Caligula » et son « Judas Ischariote » étudient avec infiniment de tact deux hommes que nous considérons généralement comme des monstres et qu'il nous montre comme de pauvres mortels, désaxés par le contact avec le Divin.

Ni M. *Wacław Grubiński*, ni *Włodzimierz Perzyński* ne s'élèvent à pareille hauteur, ne pénètrent en pareille profondeur. Leurs agréables et parfois désagréables tableaux de mœurs sont le type polonais du théâtre des Boulevards — une comédie légère de M. Grubiński a soutenu l'épreuve d'une présentation au public parisien. — Perzyński s'est beaucoup plus distingué par ses romans, chroniques fidèles de la vie varsovienné, adroitement composés et sous ce rapport nettement supérieurs à tant de volumes d'auteurs polonais plus célèbres. Une étoile qui s'était soudain révélée, mais qui s'éteignit rapidement, *J. A. Kisielewski*, avait dénoncé, en plein nietzschéisme et ibsénisme de 1900, les mœurs et l'amoralité des surhommes et des surfemmes. Personne n'a, plus tard, retrouvé la verve de ses « Caricatures ». Plus récemment, analyse psychologique et critique sociale se sont unies chez Mme *Nalkowska* pour nous valoir des pièces habilement bâties, mornes et pessimistes.

Le théâtre des poètes enchante en tant que poésie, mais moins dans le domaine du théâtre. Mais il y a des exceptions à cette règle, parmi lesquelles nous ne mentionnerons que *Lucjan Rydel*, ami et élève de Wyspiański, et, de nos jours, M. *Stanisław Miłaszewski*, Rostand sarmate d'une faconde enviable. Nous voudrions pouvoir magnifier le drame symboliste de M. *Leopold Staff* ; nous préférons cependant constater que ce très grand poète lyrique est maître dans le genre littéraire où il est devenu le maître de deux générations d'acolytes. Après *Kasprowicz*, c'est l'artiste le plus spontané, le plus parfait du Verbe rythmé, un artiste plus conscient et plus consciencieux.

Parnassien ou plutôt néoclassiciste quant à la forme, prométhéen quant à la pensée, chantre de « Rêves de Puissance » qui firent époque dans la poésie lyrique polonaise, il s'est rapproché, à l'égal de Kasprowicz, de la tradition chrétienne. Sa facture extérieure est pourtant restée la même, marmoreenne, un peu froide, soucieuse d'une discipline sévère.

De Staff et d'un contemporain sensiblement plus herméneutique, *Bolesław Leśmian* — dont le « Pré » étonne par la richesse des accents et la singularité du vocabulaire —, l'école du « Skamander » a pris l'essentiel de sa doctrine et de sa pratique. Ce groupe a dominé les Lettres polonaises pendant plus de deux lustres, immédiatement après la dernière guerre. Les poètes lyriques qui le composaient, MM. *Jan Lechoń*, *Julian Tuwim*, *Jarosław Iwaszkiewicz*, *Antoni Słonimski*, *Kazimierz Wieszyński*, ont vraiment renouvelé le vers polonais, non seulement en y introduisant (Lechoń excepté) pour la première fois les assonances, mais aussi en lui donnant un contenu violent, combattif, qu'il n'avait pas connu jusqu'à cette date. On imagine difficilement l'impression que firent les premiers défis poétiques lancés par M. Tuwim contre les pouvoirs et les concepts établis. Mais l'esprit révolutionnaire qui se manifesta chez certains adeptes du « Skamander » s'assagit avec le temps. Même au temps où l'idéologie de MM. Tuwim et Słonimski nous invitait à de sérieuses réserves, nul ne songeait à contester les qualités de forme de ces deux poètes. La haute culture de M. Słonimski, alliée à une nostalgie un peu mièvre de la nature, la force verbale, la virtuosité de M. Tuwim ont apporté à la littérature polonaise des éléments neufs exotiques, qui ne sont pourtant pas sans l'enrichir.

M. Jan Lechoń, très parcimonieux de ses rythmes, nous a toutefois laissé un poème sarmate — au titre impossible à traduire : « *Karmazynowy poemat* » — qui recrée merveilleusement l'atmosphère polonaise de sang, d'élan et de cran. Le service diplomatique qui empêche M. Lechoń d'être plus fécond, n'a pas pesé avec autant de lourdeur sur M. Jarosław Iwaszkiewicz. Celui-ci a publié, à jet continu, de belles et mélancoliques poésies, des romans historiques ou contemporains, également mélancoliques, mais pas tous d'une égale beauté. Enfin, sans parler du menu fretin, deux outsiders féminins déambulent aux rives du « Skamander », Mme *Maria Pawlikowska*, héritière des petits poètes du XVIII<sup>e</sup>, prétentieuse, précieuse et appréciable, Mlle *Kazimiera Iłakowiczówna*, ancienne secrétaire de Piłsudski, romantique née, très femme, très sensitive, semblable à « L'Oiseau qui pleure », dont elle parle dans une vision hallucinée, talent remarquable par ses qualités spontanées et par quelques tics qu'il a gagnés à la fréquentation de mauvais maîtres.

Venus après le « Skamander », les gens de la « Kwadryga » ne font que répéter, attaquer et continuer leurs prédécesseurs. Par contre, l'opposition contre les ex-révolutionnaires lyriques s'est groupée dans différents centres provinciaux, à Wilno, à Poznań, à Lublin, à Lwów. Elle tend politiquement vers la droite nationaliste, vers les paysans de M. Witos ou vers l'extrême gauche. Plusieurs talents de première importance se sont annoncés. M. *Bak*, de Posnanie, promet, après *Jerzy Liebert*, mort très jeune, un renouveau de la poésie religieuse. M. *Madey*, de Lublin, représente un lyrisme nourri par la sève du sol. Et la plus noble tradition romantique se prolongeait dans le cénacle de Medyka, près de Przemyśl, où les *Pawlikowski* tenaient une véritable cour des Muses, dont *Maryla Wolska* fut la reine. Enfin, nous devons quelques regrets à un fils prodigue que l'on a longtemps traité en enfant prodige, M. *Emil Zegadłowicz*. Ce malheureux et authentique poète avait touché par des strophes ivres de métaphysique, affamées de transcendance ; on le croyait sincère. Il nous a assuré depuis que tout cela n'aurait été que de la comédie, une affaire Leo Taxil, transposée en Pologne. Mais nous n'admettons pas la véracité de cette confession-accusation ex-post. Des circonstances très tristes et un caractère déplorable ont fait du tendre poète du « Livre d'Heures » le pornographe exhibitionniste de romans quasi auto-biographiques. Ce dernier n'appartient plus à la littérature, le poète qu'il fut y gardera sa place modeste.

Le cas de M. *Zegadłowicz* nous confirme pour la tantième fois ce que nous avons noté chez *Zeromski*, l'intime connexion qui lie dans la littérature polonaise la prose narrative aux inspirations lyriques. Une autre preuve de ces attaches nous est fournie par les deux romanciers qui incarnent dans leur genre littéraire le courant idéologique de gauche : *Andrzej Strug* et *Juliusz Kaden-Bandrowski*. *Strug*, révolutionnaire de 1905, socialiste par ardeur nationale, a dessiné des portraits inoubliables des « Hommes souterrains », de ces nobles exaltés anti-tsaristes dont toute la vie se résume dans « L'histoire d'une Bombe ». Puis, *Strug* s'est copié lui-même dans une interminable série de livres, tous marqués par la tendance maçonnique, humanitaire à sa façon, non sans être pimentés par quelques grains de sang, de mort et de volupté.

M. *Juliusz Kaden-Bandrowski* s'est muni des mêmes ingrédients, mais il cuisine mieux, avec plus de goût et de science. Son « Arc » et son « Général Barcz » sont des images saisissantes, fidèles et ahurissantes du chaos moral dans lequel se battait et se débattait la Pologne, pendant la dernière « Fraîche et Joyeuse » et immédiatement après. Même si nous n'insistons pas sur les éléments qui font de ces deux livres des romans à clef, l'intérêt qu'ils

provoquent reste incontestable. Nous en dirions autant pour le cycle des « Ailes Noires », si le palpitant sujet : classes sociales et partis politiques face aux tentatives d'un nouvel ordre moral, n'était pas grevé d'une lourde hypothèque : une décomposition qui permet à peine de suivre les intrigues. Ou bien, M. Kaden-Bandrowski aspire-t-il à tenir une gageure singulière de ne jamais obéir à son meilleur Moi artistique ? Nous sommes enclins à le supposer, car dans ses livres de souvenirs, il est d'une simplicité heureuse, et il nous y émeut par les moyens les moins compliqués. « La Ville de ma Mère », et d'autres récits de cette trempe, font ressusciter Cracovie d'il y a près d'un demi-siècle, tout un monde de cousins et de cousines, d'oncles et de tantes, un *piccolo mondo antico*, délicieux, harmonieux, cérémonieux.

Commémorer, dépeindre le « Pays des années enfantines », c'est là un thème favori du roman polonais contemporain. Nous pouvons même soutenir qu'il puise dans ces souvenirs sa plus attrayante source créatrice. Non seulement des livres comme la « Ville de ma Mère », de M. Kaden-Bandrowski, ou le charmant « Cap de Bonne-Espérance », de M. *Zygmunt Nowakowski*, mais aussi une impressionnante théorie de tableaux de la Pologne, depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Grande Guerre de 1914-1918, remontent à des impressions de jeunesse romancées. Nous nommons avant tout les magnifiques « Nuits et Journées », de Mme *Maria Dąbrowska*, pendant des « Hommes de Bonne Volonté » et de la « Cavalcade », histoire d'une famille moyenne de noblesse polonaise ; une œuvre apparentée, tirée de la vie en ex-Galicie, de Mme *Herminia Naglerowa* et la passionnante histoire d'un self-made-man, farcie de détails autobiographiques, qui mène d'une loge de concierges à Cracovie jusqu'à une place honorable dans la nouvelle Pologne de Gdynia : M. *Michał Rusinek* en est l'auteur.

Toute cette prose narrative descend de Żeromski, de Strug et de Kaden-Bandrowski, tant pour le style que pour la tendance philosophique et civique. Elle embrasse encore un gynécée littéraire de gauche radicale, qui décrit selon les préceptes néo-naturalistes l'éternelle injustice sociale dénoncée en ses spécimens polonais : Mme *Pola Gojawiczyńska* dépense à cette tâche les ressources d'un talent peu commun. Enfin, plus librement artistique, moins tourmentée par des buts extra-littéraires, Mme *Marie Kuncewiczowa* brille comme peintre de paysages romantiques et d'âmes terriblement complexes.

Une seconde lignée de conteurs polonais, réalistes et orientés politiquement vers la droite, est issue de Reymont et plus loin de Sienkiewicz. *Piotr Chojnowski* a exécuté pour la grande ville ce que l'auteur des « Paysans » a fait pour la vie campagnarde ; il a donné une synthèse de la journée quo-

tidienne et de l'homme moyen, sous le titre significatif « Le bâton dans la Fourmière ». Deux romans historiques de Choynowski sont d'une vigueur et d'un entrain endiablé très rares : le récit de l'insurrection de 1863, qui est en même temps un plaidoyer pour le fier et énigmatique marquis Wielopolski, et le film picaresque de « Jeunesse, Amour, Aventure », tiré de la guerre de 1914-1918 et des années qui l'ont précédée, centré autour d'un chenapan russe qui n'échappe à la corde et aux balles que pour périr, ou ne pas périr, dans le brouhaha d'une révolte anarchiste contre les bolchéviks.

M. *Ferdynand Goetel* a pareillement découvert son âpre et dur talent au contact du cataclysme russe. Il a passé par des avatars extraordinaires, qui l'ont conduit de l'armée austro-hongroise, à travers un camp de prisonniers, jusqu'en Asie centrale et de là, par les Indes Britanniques, de retour en Pologne libérée. La misère humaine et les souffrances inhumaines qu'il a croisées sur son chemin lui ont inspiré les nouvelles de « Kar-Chat » et ce livre d'une technique singulière — mais nullement neuve, car elle fut employée par E. T. A. Hoffmann, dans le « Matou Murr » et par d'autres romantiques —, les récits parallèles d'« Au Jour le Jour ». M. Goetel, dont les derniers écrits trahissaient des préoccupations politiques et des sympathies pour le fascisme, est un excellent narrateur de voyages ; nous passons sous silence quelques autres genres qu'il a eu tort d'effleurer. Un mot encore sur M. *Ferdynand Antoni Ossendowski*, dont les débuts sensationnels — « Hommes, Bêtes et Dieux » — laissaient prévoir un succès mondial durable, mais qui n'a pas tenu les promesses d'un talent descriptif indéniable et vigoureux, pourtant superficiel et trop empressé de produire. Grâce à ses valeurs aussi bien humaines que de composition, le roman de *Joseph Wittlin*, qui constitue le premier volume d'un long cycle, a été accueilli avec un très vif succès en Pologne et a connu également une grande notoriété à l'étranger.

Mme *Zofia Kossak-Szczucka* revendique la succession directe de Sienkiewicz. Elle cultive avec le plus d'envergure le roman historique, ce genre polonais entre tous de la prose narrative. Très docte, très sûre de sa technique et de son langage, riche en inventions, douée d'un humour sec, elle brille aussi bien à camper un personnage qu'à tracer un paysage. Elle a le don de comprendre et de faire comprendre les milieux et les époques étranges, lointains ou reculés. Descendante d'une race de peintres de batailles, elle fait magistralement usage des couleurs et elle le fait avec goût. Cependant, du goût et des couleurs... Mme Kossak a donc provoqué des critiques amères qui lui reprochaient tout, même des hérésies linguistiques, archéologiques, historiques, même des hérésies religieuses, ce qui devait vivement blesser la catholique croyante qu'est l'auteur du « *Beatum Scelus* » et de

« Par Amour » (une vie romancée de Saint Stanislas Kostka). La vérité historique réside cependant, chez Mme Kossak, dans le climat, dans l'esprit. M. Grousset n'a pas mieux pénétré l'essence de la lutte entre Musulmans et Francs que ne l'a fait la romancière polonaise dans les « Croisés ». Des Chinois m'ont vanté l'exactitude des chapitres qui précèdent, dans « Le Champ de Liegnitz », le récit de l'invasion mongole. La « Liberté d'Or » est une magnifique reconstruction du duel que Réforme et Contre-Réforme, démocratie nobiliaire et pouvoir royal se livraient en Pologne de 1600. Enfin, Joseph Conrad a certifié le niveau de « L'Incendie », livre d'impressions vécues, redevenu d'une actualité affligeante, par lequel Mme Kossak a marqué son entrée dans les Lettres.

Le même souvenir de la terreur bolchéviste a dicté à M. *Michał Choromański* sa suggestive chevauchée à travers une étendue immense, couverte de neige, enveloppée d'horreur et baignée de sang. L'auteur, en la pleine possession de son remarquable talent, ne succombe cependant pas à la tentation romanesque. Il s'annonce d'emblée comme le réaliste impitoyable qui nous décrira « La Jalousie et la Médecine », véritable régal pour carabins, description minutieuse d'une opération chirurgicale délicate, et ces contes, vraiment extraordinaire, où l'on retrouve E. A. Poë, délesté de son bagage mystique, ensemble le système du docteur Goudron et du professeur Plume.

La balance est, de nos temps, clairement en faveur du réalisme — à la polonaise, ne l'oublions pas, adoncques dosée d'un minimum romantique inévitable. Cela appert également d'un coup d'œil final sur la critique littéraire. Nous ne rendrons pas les hommages qu'elle mérite en soi à la critique universitaire des Brückner, Zdziechowski, de MM. Chrzanowski et Kleiner, de tant d'autres professeurs éminents qui ont succédé aux Tarnowski, aux Chmielowski de la génération antérieure. Mais nous devons un bref arrêt à l'attachante figure de *Stanisław Brzozowski*, penseur original s'il en fût, venu de la gauche au catholicisme, décédé jeune, poursuivi par la calomnie et aujourd'hui reconnu comme maître. Nous aurons à présenter la seule « école critique » qui existe en Pologne actuellement et qui ressemble, à s'y tromper, à l'« Action Française », le groupe de la « *Mysł Narodowa* » (La Pensée Nationale), de MM. *Zygmunt Wasilewski*, *Adolf Nowaczyński*, *Adam Grzymała Siedlecki*, qui se place politiquement sous les auspices de feu *Roman Dmowski*, le Maurras sarmate. N. Nowaczyński, sosie polonais de M. Léon Daudet, est non seulement un publiciste d'une verve truculente et d'un verbiage parfois énervant, mais aussi l'auteur d'un théâtre historique fort réussi où l'on relèvera une brillante étude du Grand Frédéric (M. Gaxotte n'y aurait rien à reprendre et Hegemann y aurait eu beau-

coup à apprendre), un charmant « Printemps des nations dans un coin silencieux » (la révolution à Cracovie, en 1848) et un superbe tableau du Second Empire et de ses hôtes polonais, « Le Commandant de Paris » (Jarosław Dąbrowski, chef de la Commune, tombé en 1871).

Ecrivain non moins brillant, traducteur incomparable de plus de cent volumes, appartenant tous à la littérature française classique, M. *Tadeusz Boy-Zeleński* est à la tête de la critique de gauche. Ses compte rendus théâtraux ont le bon sens d'un Sarcey, ses études littéraires ont la finesse d'un Sainte-Beuve et s'il a péché par des accès de *rabies anticléricalis furibonda*, on n'oubliera pas que, non seulement en Belgique, les cabarets et le libéralisme anticatolique font bon ménage. Or, M. Boy-Zeleński, dans le civil médecin, et même médecin militaire, a introduit en Pologne le cabaret montmartrois. Ses « Petites paroles » se rapprochent du bon et vieux poète Raoul Ponchon : jamais Paris et Cracovie n'ont été aussi proches qu'alors, quand ces paroles ailées, poivrées et nullement méchantes résonnaient au « Petit Ballon vert » de la Rome polonaise.

C'était immédiatement avant la dernière guerre. L'indépendance et la liberté n'étaient pas encore conquises par les descendants de Sobieski et les compatriotes de Piłsudski. Mais le pays prospérait et les lettres en faisaient autant. A quelques exceptions près, toutes les grandes œuvres de la littérature polonaise contemporaine proviennent des années de 1895 à 1910. Puis, les Muses se sont tues, aux sons des armes. Et le travail constructif, entrepris après 1918, n'a pas souri aux poètes. On a assisté à un bel essor des lettres, mais non pas à cette explosion créatrice qui s'est répétée avant chaque lutte décisive du peuple polonais.

Voici qu'une telle lutte s'impose, pour la quatrième fois depuis cinq générations. Déclenchera-t-elle de nouvelles énergies poétiques ? Nous pensons que si. Car chez les Polonais, la vie nationale et la vie littéraire ont toujours gardé le contact le plus intime. Une époque condamnée à la grandeur des efforts patriotiques ne saurait engendrer que des poètes, et qu'une poésie, grandis par la souffrance et par la lutte, ces éternelles génératrices de tout effort héroïque et immortel.

PROF. D<sup>r</sup> O. FORST DE BATTAGLIA.

## L'UNIVERSITÉ DE POLOGNE A L'ÉTRANGER

En (1) 1364, en marge d'un grand congrès de monarques réunis à Cracovie, Casimir le Grand, Roi de Pologne, fonda, avec l'appui du grand pape français que fut le Bienheureux Urbain V, la première Université polonaise, celle de Cracovie, organisée sur le modèle de celle de Bologne. À partir de ce moment lointain, chaque siècle apporta des contributions nouvelles au développement de la vie universitaire polonaise. Au seuil du XV<sup>e</sup> siècle, cette même Université s'étend et se réforme, cette fois-ci sur le modèle de l'antique Sorbonne. Au XVI<sup>e</sup> siècle, nous voyons se créer une Académie — il est vrai passagère — à Poznań, puis l'Université de Wilno, enfin celle de Zamosc, bientôt disparue. Au XVII<sup>e</sup> siècle, à une époque où Kiew appartenait encore à la Pologne, c'est l'Université de Kiew qui prend naissance, et bientôt celle, toujours polonaise, de Lwów. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, au temps de la grande réforme constitutionnelle de la Pologne, s'opère également la réforme de l'enseignement supérieur dans ses centres principaux. Et même au XIX<sup>e</sup> siècle, sous la domination étrangère, la Pologne a profité de chaque instant, de chaque circonstance plus favorable pour créer de nouvelles écoles supérieures, comme l'Université de Varsovie, l'Ecole Polytechnique de cette même ville et celle de Lwów. Que dirai-je enfin de cette Pologne nouvelle, qui, au cours des vingt ans de paix et de liberté qui lui furent laissés, a réorganisé ou créé à nouveau sept grandes universités et une vingtaine d'autres établissements d'enseignement supérieur, auxquels venait s'ajouter presque chaque année une nouvelle fondation ?

Pour prouver, ne fût-ce que par un seul exemple, que cette dernière affirmation n'est pas exagérée, je me permettrai de vous signaler qu'en ce même jour tragique à jamais du 1<sup>er</sup> septembre, jour de l'invasion allemande, l'Ecole des Sciences politiques de Varsovie, jusqu'alors institution privée, devait s'ouvrir comme Académie des Sciences politiques, avec le rang d'une Université.

(1) Discours prononcé, au nom du Comité d'Organisation, à la séance constitutive de l'Université de Pologne à l'Étranger, tenue le 1<sup>er</sup> décembre 1930, à Paris, sous le haut patronage de M. le Président de la République de Pologne, et sous la présidence de M. Roussy, Recteur de l'Université de Paris.

A partir de ce jour et pendant exactement trois mois de détresse, la vie universitaire polonaise a été systématiquement étouffée, avec l'idée très nette d'un anéantissement complet.

Aujourd'hui, 1<sup>er</sup> décembre 1939, s'ouvre l'Université de Pologne à l'Étranger, et puisque j'ai le grand honneur de présenter le rapport de son Comité d'Organisation, qu'il me soit permis d'évoquer avec une émotion profonde un souvenir personnel.

C'était un 1<sup>er</sup> décembre également, il y a vingt-six ans, à la veille de l'autre guerre, que je recevais mon diplôme de Docteur dans cette vieille aula de l'Université de Cracovie qui, actuellement, a servi de guet-apens pour l'arrestation de ses professeurs, et j'ai reçu ce diplôme des mains mêmes de M. Kostanecki, alors recteur magnifique, aujourd'hui vieillard vénérable déporté avec ses autres collègues avec lesquels il a voulu se solidariser.

Je crois que les constatations historiques, que vous permettrez à l'historien de faire, expliqueront d'une manière déjà assez suffisante la raison d'être de l'institution que nous sommes en train de créer ; mais je voudrais être plus précis et vous indiquer brièvement le triple but que nous poursuivons.

Le premier est celui de maintenir la continuité de la civilisation polonaise. Aucun Etat, même si son territoire est temporairement envahi, ne peut exister sans gouvernement, c'est pourquoi un nouveau gouvernement polonais s'est formé ici, en France. Aucun Etat, surtout dans l'époque que nous vivons, ne peut exister sans armée, et c'est pourquoi une armée polonaise s'est reconstituée, elle aussi, sur le sol hospitalier de ce pays. Mais je crois pouvoir affirmer avec la même fermeté qu'aucun pays, aucune nation civilisée ne peut subsister, ne fût-ce que quelques mois ou quelques années, sans un grand foyer de haute culture, et c'est ce que nous avons ambition de créer.

Nous tous qui sommes réunis ici, nous croyons fermement en la victoire finale. Mais nous devons nous rendre compte que la lutte peut être longue, et il serait inadmissible que pendant ces mois, et peut-être ces années, la vie universitaire polonaise, et avec elle, nécessairement, la vie intellectuelle du pays en général, fussent inexistantes.

C'est pourquoi nous nous efforcerons, dans la limite de nos moyens, de suppléer à ce besoin et de servir ainsi, me semble-t-il, non seulement la cause de la civilisation polonaise, mais celle de la civilisation tout court, tout au moins de la civilisation européenne, dont la diversité dans l'unité a toujours été un élément de grandeur, de sorte qu'elle ne peut se passer d'aucun des éléments constitutifs qui une fois lui ont apporté leur concours.

En dehors de ce premier but, nous en avons un autre que je nommerai un but de coopération nationale. Nous sommes ici un nombre déjà assez considérable de professeurs, chargés de cours et assistants de toutes les universités polonaises. Nous voulons donc créer pour nos collègues un centre de ralliement, et non seulement pour ceux qui ont déjà le privilège de se trouver ici même, à Paris, mais pour ceux également qui sont dispersés dans d'autres pays, en pays neutres, non belligérants, internés en partie, pour ceux, enfin, qui peut-être, au fur et à mesure du développement des événements, pourront s'échapper de la Pologne occupée et venir nous rejoindre.

Nous pensons également, dans le sens médiéval de la notion de l'Université, à la jeunesse universitaire polonaise, aux étudiants dont un certain nombre au moins arrive et arrivera en France, surtout, bien entendu, pour s'enrôler dans l'armée polonaise, mais aussi pour poursuivre dans la mesure du possible leurs études. Et nous sommes extrêmement heureux que plusieurs des grandes associations internationales d'étudiants, qui ont en même temps un but d'entraide universitaire, aient bien voulu, dès le premier jour de notre initiative, répondre à notre appel. Je souligne avec une reconnaissance particulière le vif intérêt de « Pax Romana », secrétariat international des étudiants catholiques, qui a bien voulu déléguer ici comme son représentant Son Excellence Mgr Beaussart, évêque auxiliaire de Paris.

Mais notre troisième but ne me semble pas moins important, c'est un but de collaboration internationale.

Tous ceux qui ont suivi le mouvement intellectuel des années d'après-guerre ont pu se rendre compte avec quelle intensité, avec quel enthousiasme les Polonais participaient à toutes ses manifestations à l'étranger et avec quel plaisir ils les organisaient en Pologne même, invitant à des réunions scientifiques ou artistiques les représentants de tous pays sans exception aucune.

Certes, aujourd'hui, un grand changement devra se produire. Notre effort essentiel dans cette détresse devra être concentré sur le travail national, et la coopération ne sera plus possible avec ceux qui sont responsables des événements de septembre et des horreurs qui se poursuivent depuis. Mais, très fortement convaincus qu'il serait absurde de songer à quelque chose comme une autarcie intellectuelle, nous ne sommes que d'autant plus désireux d'intensifier les liens intellectuels avec les pays qui conservent toujours, en sa pleine pureté, le patrimoine merveilleux de la civilisation gréco-latine, occidentale et chrétienne. Et je crois que ce centre universitaire polonais manquerait à sa tâche s'il ne voyait devant ses yeux le devoir de remplacer tous les organismes de coopération intellectuelle qui avaient été créés

en Pologne, et de poursuivre ici même leur activité, nécessairement réduite.

Ceci étant dit, je pourrai me limiter à une définition très brève de l'Université de Pologne à l'Étranger.

Pour commencer, je voudrais constater que cette Université, création tout à fait récente et originale, première tentative dans ce genre, pourra bénéficier de différentes expériences réalisées par les divers pays.

Son nom même, « Université de Pologne à l'Étranger », ne rappelle-t-il pas ces Instituts français à l'étranger dont un des plus brillants s'est développé pendant treize ans à Varsovie ? Nous en saluons ici le premier organisateur, ainsi que le directeur adjoint, ne voyant, hélas, pas parmi nous son directeur actuel, appelé aux armes, et qui, par un sentiment délicat auquel je rends hommage, a voulu servir dans l'armée polonaise.

D'autre part, cette Université de Pologne à l'Étranger n'est pas fixée à un endroit unique. Ici, nous nous inspirons de certains précédents — au Pays de Galles, dans les Dominions britanniques, aux États-Unis — où de grandes Universités ont leurs collèges, leurs « constituent Colleges » dans des endroits tout à fait différents, et vous apercevrez tout de suite de quelle importance pourra être pour nous cette suggestion qui nous vient, en ce domaine, du monde anglo-saxon.

Cependant, revenons encore une fois au sens primitif du mot Université.

On se plaint que dans les Universités actuelles, grâce précisément à la richesse illimitée des enseignements, se perde un peu l'idée fondamentale de l'unité des connaissances humaines. Or, dans cette Université nouvelle, nous sommes tous animés d'un même esprit, celui de servir la cause de la Patrie que nous ne pouvons pas servir sur les champs de bataille, et cette orientation unique créera une synthèse harmonieuse de toutes les disciplines.

D'autre part, dans les Universités modernes, on se préoccupe, à juste titre, d'accompagner les cours et les conférences d'un travail de recherches, d'un travail de science pure, et je crois que justement, parce qu'il ne nous sera peut-être pas possible — j'y reviendrai tout à l'heure — d'organiser un enseignement tout à fait systématique et complet, avec des cours très nombreux, nous aimerions donner à un certain nombre de professeurs et même de jeunes travailleurs la possibilité de poursuivre au sein de cette Université de Pologne à l'Étranger et avec son concours, leur labeur scientifique propre.

Evidemment, tout ce que je dis pourrait sembler une utopie, une chose tout à fait irréalisable dans les conditions actuelles, si nous n'avions pas trouvé dès le premier jour un point de départ. Et ici il est un agréable devoir pour le Président du Comité d'Organisation et pour tous ses collè-



COUR DE LA BIBLIOTHÈQUE (ANCIENNE UNIVERSITÉ DE CRACOVIE)

gues, d'adresser nos remerciements les plus chaleureux à M. le ministre Pułaski qui, comme directeur de cette Bibliothèque Polonaise, a mis à notre disposition, d'une part, chose essentielle pour une Université, une tradition séculaire — l'esprit de Mickiewicz qui est parmi nous dans cette bibliothèque qui porte son nom — et, d'autre part, ses locaux, ses moyens d'administration et d'organisation. Comment aurions-nous pu réunir une assemblée comme celle d'aujourd'hui si nous avions dû chercher d'abord un local approprié et si nous n'avions pas eu ce concours de chaque jour pour préparer nos travaux ?

C'est pourquoi le siège central de cette Université ne sera pas seulement à Paris, mais il sera ici même, 6, quai d'Orléans.

Certainement, nous n'avons pas l'idée, impossible à réaliser, de créer une Université complète avec toutes ses Facultés, qui exigerait des laboratoires, des cliniques, des instituts de recherche de tous ordres, mais nous espérons pouvoir arriver à établir ici deux Facultés : la Faculté de Droit et de Sciences Politiques et la Faculté des Lettres, celles qui sont relativement les plus faciles à organiser et celles qui, peut-être, en ce moment, sont le plus impérieusement nécessaires, parce que, justement, l'enseignement du droit, de la philosophie, de l'histoire, même s'il peut se poursuivre en Pologne occupée, ne pourra jamais y être donné dans l'esprit qui est le nôtre. Nos cours seront faits, dans une large mesure, en polonais, pour grouper tous ceux que nous pouvons atteindre parmi cette émigration dont on a si bien mis en relief l'importance. Il y aura également, conformément aux vieilles traditions de la Bibliothèque Polonaise, et avec le concours des professeurs de son Centre d'Etudes, des conférences soit systématiques, soit isolées, faites en français, et par des Français, que nous serons toujours heureux d'accueillir parmi nous, et par des Polonais.

Mais ce n'est qu'un commencement. Nous songeons ensuite à étendre le rayonnement de notre Université sur la France tout entière, et nous croyons pouvoir le faire grâce à l'accueil si chaleureux, si bienveillant, si plein de compréhension que notre initiative a rencontré auprès des Universités françaises, que je voudrais remercier en ce moment, toutes, en la personne du Recteur de l'Université de Paris.

Nous avons désormais des promesses formelles qu'il sera possible, dans les limites des conditions d'aujourd'hui, de placer dans certaines de ces Universités — et je n'oublie aucunement l'enseignement supérieur catholique — des professeurs polonais pour y faire des cours libres ou pour y donner des conférences isolées. Et puisque le siège exterritorial de notre gouvernement se trouve à Angers, rien de plus naturel, et nous y avons pensé dès le

début, de créer une de nos branches locales précisément à Angers, siège des Facultés catholiques de l'Ouest.

Mais, sans m'arrêter à ces perspectives, qu'il serait inutile de développer longuement, je voudrais ajouter que nous ne voudrions pas nous limiter à la France seule, bien qu'une affection toute particulière pour la France anime en ce jour tout cœur polonais. Nous n'oublions pas notre deuxième grand allié, l'Empire Britannique, et je tiens également à remercier non seulement le représentant des Universités britanniques, qui prendra la parole tout à l'heure, mais aussi mes collègues d'Oxford et de Cambridge, que je viens de visiter il y a quelques semaines, pour l'intérêt qu'ils ont bien voulu manifester pour notre initiative. Cela nous encourage à entrevoir précisément sur le sol anglais, peut-être à Londres, la fondation d'un de ces collèges qui dépendraient du siège central de l'Université « The London College of the Polish University Abroad », d'autant plus que notre gouvernement se propose de créer un centre d'études dans cette ville. Nous y aurons donc à peu près comme ici, bien qu'il ne s'agisse que d'un début plus modeste, une base solide pour notre activité.

Nous n'oublions pas non plus les grandes et nombreuses Universités américaines, que j'ai eu le privilège de visiter l'an dernier. Le directeur de l'American University Union, empêché au dernier moment d'assister à cette séance, a bien voulu m'assurer de sa chaleureuse sympathie pour notre projet. Nous espérons, avec son concours, étendre nos missions universitaires polonaises au delà de l'Océan, où nous possédons dans bien des Universités des professeurs polonais, au moins par leur origine, et où nous entrevoyons la création d'un autre collège polonais qui porterait peut-être le nom de « Kościuszko College », à l'instar de cette « Kościuszko Foundation » qui travaille à New-York à intensifier les rapports intellectuels entre la Pologne et les Etats-Unis, et qui s'est déjà mise, elle aussi, à notre disposition.

Je ne voudrais pas être trop long, mais je ne puis passer sous silence que, grâce, précisément, à cet effort de collaboration internationale de la Pologne du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles, nous possédons dans d'autres villes encore des institutions académiques et universitaires que nous voudrions rallier à notre initiative et utiliser comme succursales dans divers pays.

Nous possédons, appartenant à l'Académie Polonaise comme cette Bibliothèque, un Institut scientifique à Rome, et j'espère qu'il sera peut-être possible d'y organiser également, comme avant la guerre, certaines conférences polonaises. Et nous n'oublions pas qu'à côté de la Rome Impériale de jadis et d'aujourd'hui, il y a la Rome pontificale de la Cité du Vatican où

d'importants collègues nous permettront peut-être d'organiser le noyau d'une autre Faculté, extrêmement importante étant donné le caractère de l'occupation de notre pays : une Faculté Polonaise de Théologie.

Récemment encore, la Pologne a créé des instituts universitaires, tant à Budapest qu'à Bucarest. Leurs directeurs sont restés à leur place, des professeurs isolés se trouvent dans l'un et l'autre de ces deux pays, et nous ne perdons pas l'espoir d'entrer en rapport avec eux et de les faire collaborer à notre grande œuvre commune.

Je n'oublie pas non plus, en libre terre helvétique, ce vieux Musée Polonais de Rapperswil, qui est la propriété de notre Etat et qui est un grand centre intellectuel avec d'anciennes traditions lui aussi, ce qui pourra nous faciliter le groupement des forces que nous possédons en Suisse, où surtout l'Université de Fribourg nous a manifesté, dès le début de notre initiative, une attitude extrêmement sympathique.

Je m'arrête à cette énumération et, pour terminer, je voudrais répondre à une question qui s'est posée sans doute à chacun d'entre vous, la question de savoir ce que, pratiquement, nous avons déjà fait pour réaliser ce projet de très large envergure, ce que signifie pour sa réalisation la réunion d'aujourd'hui, et ce qui reste à faire dans un avenir immédiat.

Ce que nous avons fait, c'est peu de chose. Nous nous sommes réunis ici même samedi dernier, tous les professeurs polonais qui se trouvent à Paris, et ceux que nous avons pu atteindre. Nous avons créé un Comité d'organisation au sein duquel toutes les Universités polonaises et les deux grandes écoles polytechniques sont représentées par des savants éminents. Il y a parmi eux des anciens recteurs, des anciens doyens, des membres de l'Académie Polonaise. Ils sont donc vraiment qualifiés pour parler au nom de leurs collègues. Nous avons élaboré un plan d'action que j'ai essayé de vous présenter tout à l'heure en résumé, et nous avons partagé la tâche entre les membres de ce Comité, sans oublier les questions les plus urgentes, auxquelles je reviendrai dans quelques instants.

Aujourd'hui, nous avons l'immense joie de voir groupées, pour ainsi dire, en un seul et même faisceau toutes ces manifestations de sympathie et de compréhension auxquelles j'ai rendu hommage tout à l'heure, sans pouvoir les énumérer toutes. Les paroles d'encouragement que nous avons entendues de la part du représentant du gouvernement polonais, la présence parmi nous du représentant du Président de la République de Pologne, des représentants officiels du gouvernement français et de ses deux ministères intéressés, de tant de hautes personnalités avec, à leur tête, le représentant de l'Académie Française, Son Eminence le Cardinal Baudrillart, et le

Recteur de l'Université de Paris, nous sont une garantie que les conversations préliminaires que nous avons eues ne resteront pas stériles, et que cette collaboration internationale à laquelle j'ai fait appel ne nous fera jamais défaut.

Mais l'impression qui se dégage de cette séance, précise en même temps ce que nous aurons à faire demain. Il s'agira de trouver les formules juridiques — n'étant pas juriste moi-même, je me garderai de les esquisser — qui donneront une base légale, solide, aussi normale que la chose peut se faire dans les circonstances présentes, à nos rapports avec notre propre gouvernement et avec les autorités gouvernementales et universitaires du pays qui nous accueille, ainsi que celles des autres pays où nous espérons faire pénétrer un peu de notre effort.

Dès mercredi prochain, nous allons délibérer, au sein de notre Comité, sur le projet des statuts et, chose à mon avis encore plus importante, puisqu'elle concerne le fond de la question, nous nous mettrons tout de suite au travail pour élaborer le programme d'enseignement de l'Université de Pologne à l'Etranger pour l'année scolaire 1940. Nous espérons, Dieu aidant, commencer cet enseignement, au moins dans des limites restreintes, dès le début du deuxième trimestre, après les fêtes de Noël et du Nouvel An.

Mais permettez-moi, pour finir, de m'élever un peu au-dessus de ces considérations de caractère concret et pratique. Chacun de nous se demande aussi en ce moment solennel quelles seront les destinées futures et définitives de cette ambitieuse création.

J'ai dit tout à l'heure que nous sommes sûrs de la victoire, et c'est pourquoi nous sommes sûrs, également, qu'avec notre gouvernement, avec notre armée, cette Université de Pologne à l'Etranger retournera en Pologne, pour rendre compte à nos collègues qui y sont restés en de si terribles conditions, de ce que nous avons fait pour les remplacer dans la mesure du possible, conscients de nos responsabilités. Et je crois que, dès aujourd'hui, chacun de nous, professeurs de cette Université à l'Etranger, songe à cet instant heureux où il reviendra prendre place dans sa chaire et où il reprendra un cours interrompu en 1939, non sans s'être incliné profondément devant un auditoire où il apercevra sans doute bien des blessés, bien des mutilés de guerre, et où lui sembleront planer, tels des auditeurs invisibles, mais toujours présents, les âmes de tant de jeunes gens morts pour la Pologne.

Peut-être réussirons-nous à grouper un nombre de collaborateurs qui ne retrouvera pas des chaires toutes prêtes dans les Universités qui existent actuellement en Pologne, bien qu'elle soient si nombreuses. Nous avons, dès

avant la guerre, projeté la création d'une Université nouvelle, et nous avons songé de la placer en cette province polonaise de Poméranie, qu'on nomme si ridiculement le Corridor, dans cette ville de Toruń, qui fut la ville du grand savant polonais, Copernic. Permettez-moi d'exprimer l'espoir qu'une partie des professeurs de l'Université de Pologne à l'Étranger reviendra dans cette province, qui a particulièrement souffert, mais dont l'atmosphère sera purifiée par le souffle éternel de la mer, et où la Pologne remplacera les camps de concentration allemands par une nouvelle université polonaise.

Il n'est pas impossible, enfin, qu'ayant bénéficié d'une hospitalité si avenante, une partie de notre Université reste à Paris, à titre permanent.

J'ai parlé, au début, de la réorganisation de l'Université de Cracovie sur le modèle de la Sorbonne. Elle s'est faite par une reine de Pologne de race française, Hedwige d'Anjou, et peut-être nous sera-t-il donné de rapporter à cette douce terre de France un peu de cet esprit français qu'une petite princesse de la Fleur de Lys a apporté en Pologne à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.

Avant de réorganiser l'Université de Cracovie, cette grande reine avait conçu l'idée de créer un collège à l'étranger et, chose curieuse, digne d'être soulignée, elle créa un collège pour les étudiants lithuaniens à l'Université de Prague. Dans la charte si intéressante où elle nous parle de cette fondation, elle raconte que, pendant ses nuits d'insomnie, elle songeait à tout ce qu'il restait à faire pour étendre dans l'est de l'Europe la foi et la lumière. Nous autres, professeur polonais à l'étranger, dans nos nuits d'insomnie, nous nous demandons si nous verrons la terre promise de cette Pologne libre dans l'Europe libre, dans un monde pacifié sur les bases de la justice, de l'ordre et du droit ? Dieu seul le sait. Mais ce que nous savons c'est qu'il est de notre impérieux devoir de transmettre aux générations futures, plus heureuses que la nôtre, ce flambeau rayonnant de foi et de lumière que le génie de l'Europe chrétienne et de toutes ses nations particulières a courageusement porté à travers les âges, et que les forces matérielles parties à la conquête du monde extérieur, n'arriveront jamais à éteindre dans nos cœurs !

O. HALECKI.

# LA QUINZAINE POLONAISE

## I. VOLONTÉ FRANÇAISE

A l'occasion de la rentrée du Parlement, s'adressant aux Chambres et, par-dessus elles, à la France tout entière, M. Daladier a prononcé des paroles d'une haute portée politique et qui sont venues particulièrement à leur heure.

C'est que, depuis le 1<sup>er</sup> septembre 1939, la guerre a évolué d'une façon très différente de celle à laquelle, en général, s'attendait l'opinion. « Contrairement à toutes les prévisions, a remarqué le Président du Conseil français, les opérations militaires ne se sont pas encore développées avec cette vaste et brutale extension à de larges fronts qu'elles semblaient devoir revêtir. » Dans sa phase actuelle, il apparaît ainsi, avant tout, que l'Allemagne, sur le front occidental, continue à espérer trouver les biais nécessaires qui permettront à une habile propagande d'émouvoir le moral français. Et, pour cela, elle escompte les services de son complice soviétique. Services directs, sur lesquels il n'y a pas lieu d'insister. Services dont la portée est sans doute plus grave. L'agression contre la Finlande a permis ainsi l'utilisation de ce thème qu'un éminent publiciste français, M. Wladimir d'Ormesson, a fort heureusement résumé dans le *Figaro* : « L'agression contre la Finlande est odieuse. Dangereuse surtout. Mais pas seulement pour les Finlandais. Pour nous tous. L'Europe est menacée d'un raz-de-marée bolchevique. Qu'on termine donc au plus tôt cette guerre à l'Ouest, sur la base du *statu-quo* et aussitôt l'Allemagne, qui n'a été obligée de s'entendre avec l'U. R. S. S. que sous la pression de ses adver-

saires et pour un objet déterminé, reprendra sa résistance et sa garde contre le bolchevisme et deviendra le rempart de l'Occident et de l'Europe Centrale contre lui. »

Signaler de telles manœuvres suffit pour les rendre inopérantes. On a peine à comprendre, d'ailleurs, que leurs auteurs puissent en espérer quelque résultat, tant, à diverses reprises, déjà, les hommes d'Etat responsables de la politique britannique et de la politique française se sont exprimés catégoriquement sur le danger de toute paix qui, sous un fallacieux prétexte, permettrait à l'Allemagne de « digérer » paisiblement ses raptis de l'Est pour préparer une nouvelle agression à l'Ouest, en de meilleures circonstances.

Quoi qu'il en soit, dans ses déclarations faites à l'occasion de la rentrée du Parlement, M. Daladier a été, une fois de plus, très net à cet égard. « Cette guerre, a-t-il dit en substance, est pour nous la guerre de notre sécurité, la guerre de notre liberté. Elle nous a été imposée, non seulement par l'agression allemande contre la Pologne succédant à d'autres agressions, mais par la volonté systématique du gouvernement nazi de cheminer à travers ces destructions, par la servitude imposée, tantôt au nom de la race et tantôt au mépris de la race, vers la domination de l'Europe. Qui pourrait soutenir, en effet, que les promesses faites à la France ont plus de valeur que celles qui furent prodiguées à des nations aujourd'hui martyres ? »

Sans doute, l'heure n'est pas encore

venue d'entrer publiquement dans la présentation et l'examen des conditions de la paix. Mais le chef du gouvernement français a précisé encore que la France ne poserait les armes que lorsqu'elle pourrait traiter avec un gouvernement dont la signature engagerait les actes et « quand pourront être réparés les torts causés à des nations plus faibles ». — « Tous les peuples entendent les fusillades de Pologne et les cris d'horreur des hommes, des femmes et des enfants de Varsovie, victimes de la plus horrible des tyrannies. »

Telle est la volonté de la France. La voici, une fois de plus, publiquement et solennellement affirmée. Elle est analogue à la volonté de ses alliés. Les liens qui unissent la France avec la Grande-Bretagne et la Pologne n'ont jamais, en effet, été plus solides qu'aujourd'hui. « Il ne s'agit plus seulement, entre Paris et Londres, d'une communauté d'idées et d'association d'intérêts ; il s'agit d'une

fusion, dans la lutte pour une même cause, de toutes les ressources morales, matérielles, économiques des deux pays », a souligné M. Daladier, qui a ajouté : « Le front militaire et politique franco-anglais s'appuie sur les vastes ressources de deux énormes empires. Il n'y a pas la moindre fissure dans ce bloc franco-britannique qu'anime une même inflexible volonté de vaincre. » Quant à la Pologne, si, comme l'a rappelé le Chef du gouvernement français, « cette malheureuse nation a été pour un temps réduite en servitude, si les meurtres et les exécutions s'abattent sur elles, sur notre sol, un nouveau gouvernement s'est formé et une nouvelle armée polonaise s'apprête à combattre jusqu'à la victoire commune aux côtés de nos soldats et des soldats de la Grande-Bretagne ».

Qui pourra empêcher de se réaliser cette triple volonté franco-anglo-polonaise, tendue si ardemment vers un but unique ?

## II. LA GUERRE S'ÉTEND

Le quatrième mois de la guerre s'est ouvert par l'agression russe contre la Finlande. Les procédés au départ en sont les mêmes qu'en Pologne : bombardement des villes ouvertes, attaques contre la population civile. L'armée rouge recourt aux mêmes méthodes que l'armée allemande.

A la différence de ce qui s'est passé dans les pays baltes, la Russie, en Finlande, a jeté le masque dès le début. Jusqu'à présent, l'indépendance de l'Estonie, de la Lettonie et de la Lithuanie n'est pas officiellement mise en question. Au contraire, en Finlande, dans la petite ville frontière que ses troupes ont occupée dès les premiers jours, la Russie s'est hâtée de mettre au point un soi-disant gouvernement finlandais qu'elle a

déclaré être le seul gouvernement régulier et avec lequel elle a signé un pacte régulier d'amitié et de collaboration. Le « Gauleiter » de Staline en Finlande doit procéder, avec l'appui des troupes russes, à la bolchévisation du pays.

De même que la Pologne avait refusé de s'incliner devant le *Diktat* hitlérien, sachant très bien, quels que fussent la vaillance de ses armées, la fidélité et l'héroïsme de ses citoyens, qu'elle ne pourrait l'emporter sur une armée beaucoup plus forte numériquement et surtout disposant d'un matériel technique infiniment plus puissant, de même la Finlande n'a pas voulu se courber devant les menaces du dictateur du Kremlin. Comme la Pologne, la Finlande a trouvé dans le sentiment de son honneur et de sa dignité, la

force morale nécessaire pour accepter délibérément la plus cruelle des épreuves.

L'agression russe contre la Finlande est une nouvelle vérification, une seconde démonstration par les faits, de l'exactitude de nos remarques d'il y a quinze jours : aucun équilibre n'est possible sur la mer Baltique, tant que la Pologne en est absente. Nous avons suffisamment développé ce point de vue pour qu'il ne soit pas nécessaire de s'y étendre à nouveau.

A un autre point de vue, il nous est permis de penser que l'attaque menée par l'immense Russie, disposant de cent vingt millions d'hommes, conduite avec les procédés les plus barbares, dans les conditions les plus scandaleuses, sous le fallacieux prétexte de prévenir les projets agressifs de la petite Finlande, pays de trois millions et demi d'habitants, aura dissipé quelques erreurs singulières.

Il y avait encore, en effet, depuis septembre 1939, un peu partout dans le monde, quelques illusions à l'égard de la Russie et de son action. Certains trouvaient encore moyen d'excuser le coup de poignard dans le dos porté à la Pologne en admettant le prétexte invoqué alors par les Russes, qu'il s'agissait de la « libération » des frères séparés de Russie blanche et d'Ukraine. D'autres, pour un peu, y voyaient un assez bon tour joué par la Russie à l'Allemagne. La mainmise sur les provinces de l'est polonaises, c'était l'établissement d'une barrière définitive contre la reprise éventuelle du *Drang nach Osten*. De même, la mainmise sur les pays baltes arrêtaient les possibilités de domination du III<sup>e</sup> Reich dans la Baltique. Nous avons vu enfin des hommes que l'on sait par ailleurs animés de sentiments très humains et incapables d'avoir un état d'esprit « tchéquiste », aller jusqu'à opposer aux exactions allemandes dans les provinces polonaises occidentales une prétendue

modération soviétique dans les provinces polonaises orientales, oubliant complètement ces fusillades et exécutions par lesquelles les Commissaires du Peuple ont signalé leur arrivée. Pour un peu, ils auraient donné à la Russie figure de puissance civilisée en regard d'une Allemagne n'étant que barbarie...

Il est assez difficile, désormais, de prétendre que les Finlandais qui, ethniquement, sont de race finnoise ou suédoise, appartiennent, de près ou de loin, au peuplement russe. On ne peut même pas dire qu'ils y sont « apparentés ». Il n'est pas aisé non plus, après les essais de bombardements des villes côtières et des villes ouvertes finlandaises, de parler du respect de l'armée soviétique pour les lois de la guerre. Devant l'évidence des faits, l'équivoque n'est plus possible.

Mais l'agression russe contre la Finlande n'aura pas déchiré que ces premiers voiles. Elle fait, en outre, apparaître la réalité effective de l'alliance germano-russe, qui l'a rendue possible et toute spéculation sur la rupture de cette alliance apparaît bien difficile à justifier. Sans doute est-il inutile de vaticiner et de chercher à prévoir jusqu'où iront dans le détail les dictateurs de Moscou et Berlin. Porteront-ils leur effort dans le nord européen en se partageant les Scandinaves ? Se tourneront-ils, au contraire, du côté opposé du continent, vers le sud-est ? Mèneront-ils une action de grande envergure en Asie, dirigée spécialement contre les intérêts anglais aux Indes ? Toutes ces hypothèses sont évoquées par la presse et par l'opinion, sans que l'on puisse assurer que l'une plus que l'autre sera retenue. Quelle que soit, en tout cas, la direction choisie, ce ne pourra l'être que d'accord entre Moscou et Berlin. C'est la netteté de cette situation qui compte pour nous, en faisant comprendre à l'opinion qu'on n'équivoque pas avec le mal.

### III. TERREUR ALLEMANDE EN POLOGNE

Le chef du gouvernement polonais, le général Sikorski, a élevé une protestation énergique contre les atrocités que ne cessent de perpétrer les autorités allemandes dans les territoires polonais occupés. Le Président de la République polonaise a dû, de son côté, donner un avertissement catégorique aux fauteurs de cette œuvre de destruction qui paraît, pour l'instant, le seul véritable objectif de l'Allemagne en guerre. Car, si celle-ci recule devant des entreprises militaires de grande envergure dirigée contre la France et l'Angleterre bien armées et qu'elle sait capables de résistance victorieuse, elle déchaîne toute sa force contre les provinces polonaises et tchèques.

L'opération était certainement préméditée, et depuis longtemps. On en trouve l'indication bien nette dans un des ouvrages classiques du pangermanisme : *Gross Deutschland*, d'Otto Richard Tannenberg, publié en 1914, peu de temps avant la guerre, et qui indiquait comme objectifs la prise de la partie de la Lorraine demeurée à la France en 1871, et de la Flandre française. Celle-ci devait être rattachée à la Belgique et annexée en même temps, car pour pouvoir dominer éventuellement l'Angleterre, la possession de la côte de la mer du Nord jusqu'au *Grauen Nase*, le cap Gris-Nez, était indispensable au Reich. Otto Richard Tannenberg ajoutait les Vosges et Ardenes et concluait qu'au total il fallait enlever à la France 17.144 kilomètres carrés dont on formerait la Franconie orientale.

Or, ce vaste plan d'annexion à réaliser aux dépens de la France posait, dès 1914, le problème de la population. Rappelant l'expérience faite par le Reich dans les provinces polonaises, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, l'échec des lois de colonisation pour dépoloniser ces régions, les difficultés rencontrées depuis 1864 dans cer-

taines parties du Schleswig et, depuis 1871, en Alsacé-Lorraine, l'auteur arrivait à cette conclusion que, dans la nouvelle province, on ne devrait pas conserver les habitants français. L'avenir des territoires à adjoindre au Reich ne devait être grevé d'aucune hypothèque.

A l'époque, de nombreux auteurs allemands ont repris ces thèmes... Les vicissitudes de la guerre de 1914-1918 n'ont pas permis de faire, dans les départements français dont on s'était au début emparé, ce nettoyage par le vide. On voulait attendre l'issue de la guerre. Aujourd'hui, on est plus pressé. C'est pourquoi, au massacre des populations civiles polonaises pendant les opérations de guerre, a succédé l'extermination rationalisée du peuple polonais par le conquérant. On n'est pas en présence d'un phénomène de brutalité ou de bestialité accidentel, causé par l'excitation de la guerre, mais de l'application d'un plan dont les détails ont été longtemps préparés.

Ce qu'il importe de bien comprendre, c'est que cet épouvantable système n'est pas prêt à fonctionner que dans les seuls territoires polonais.

Comment le peuple anglais serait-il traité par l'Allemagne s'il était vaincu ? s'est demandé, dans son numéro du 10 décembre le grand journal anglais *Daily Mail*. Il répond avec beaucoup de bon sens : « Brisés par une guerre perdue, nous nous retournerions avec épouvante vers ce qui nous resterait de provisions et d'abris. Il en resterait trop peu pour en faire le tour. Mais qu'importerait ? Car l'occupation allemande mettrait la main sur tous nos approvisionnements pour les envoyer à son pays. Nous serions des serfs.

« Par tous nos comtés, hommes, femmes et enfants pourraient errer, affamés,

dans les champs rasés et les magasins mis à sac. Ceux qui seraient assez heureux pour être autorisés à continuer leur travail le feraient comme des serfs, sous la garde-chiourme des nazis.

« Mais beaucoup n'auraient même pas cette ressource. Parqués dans les camps de concentration de Dartmoor, de Horkshire, des Highlands, ils n'auraient qu'un privilège, celui d'avoir échappé au sort des milliers qui seraient massacrés comme étant les ressorts possibles d'un relèvement : chefs militaires et politiques nationaux ou locaux, civils notables, clerks fonctionnaires des associations ouvrières et commerciales.

« Nous exagérons ? Alors, lisez les conditions faites à la Pologne, maintenant que les Allemands ont mis le pied sur ce pays martyrisé.

« Tout ce que nous venons de dire, les Polonais doivent le subir de leurs maîtres nazis, de ces mêmes hommes qui hurlaient à l'injustice du Traité de Versailles. »

Le *Daily Mail* a bien compris que, si les circonstances le leur permettaient, les Allemands agiraient en Angleterre comme en Poznanie. Le cas échéant, il en serait de même en France, *Hodie tibi, cras mihi*. Il en serait ainsi, enfin, sur le ter-

ritoire de n'importe quel pays dont le malheur voudrait qu'il dût un jour venir plier sous une agression allemande.

Il serait inconcevable qu'une immense vague de réprobation unanime ne soit pas actuellement en voie de formation dans le monde entier. Si elle ne s'affirme pas encore partout avec la même intensité, pour des considérations d'opportunité politique, on peut être assuré qu'elle entraîne déjà tous les hommes à la conscience droite. Car la neutralité n'empêche pas de juger et le silence n'est pas un acquiescement. Par les crimes qu'elle accumule dans les territoires polonais occupés, l'Allemagne s'est ouvert un compte bien lourd devant la conscience universelle. Elle sème la haine dont, un jour prochain, elle portera lourdement le fardeau. Malgré leurs souffrances présentes, constatait l'autre jour le *Neuer Vorwärts*, les peuples polonais et tchèques peuvent attendre avec confiance le jour de leur libération, tandis que le peuple allemand marche vers un avenir lourd de menaces. Après la défaite, dans quelle situation se trouvera-t-il du fait des crimes actuels ?

Poser la question, c'est, en même temps, y répondre.

#### IV. LE GÉNÉRAL SIKORSKI A LILLE

Comme nos lecteurs le savent, une importante manifestation polonaise a eu lieu ces jours-ci à Lille. Du discours qu'y a prononcé le général Sikorski, au cours du banquet qui lui fut offert, nous détacherons ces mots :

« L'alliance de nos trois pays, dont la manifestation d'aujourd'hui est l'expression accomplie, est une union des nations libres et qui n'auront de cesse que d'affranchir l'humanité de la barbarie tyrannique des Teutons et des bolchéviks. Il

faut bien reconnaître d'abord que ce n'est point seulement le III<sup>e</sup> Reich hitlérien, mais le germanisme que nous avons à combattre. Il suffit de considérer l'histoire de ces soixante-dix dernières années pour s'en convaincre. »

Cette juste remarque est à rapprocher d'une importante déclaration du chef du gouvernement polonais recueillie par notre excellent confrère l'*Intransigeant* :

« Il n'y a qu'un seul moyen d'assurer la paix. Il faut rompre l'unité allemande.

de... L'Europe ne pourra respirer en paix que le jour où, grâce à la division de l'Allemagne en plusieurs Etats, la prépondérance de l'esprit prussien n'existera plus.

« Les deux impérialismes alliés, le russe et l'allemand, voilà ce qu'il faut toujours avoir devant les yeux. Voilà ce qui dicte notre devoir. Nous savons quelle double force nuisible nous avons à abattre. »

On répète qu'il n'est pas possible actuellement d'entrer dans l'examen et la discussion du détail des buts de guerre ou des buts de paix, comme on voudra les appeler. Mais, comme l'a dit, le 9 décembre dernier, avec toute sa haute autorité, M. Alexandre Millerand à la séance solennelle de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, il ne faut pas attendre « d'avoir déposé les armes pour préparer des clauses du traité qui enregistrera les décisions du vainqueur ».

Depuis le début de la guerre, en bien des occasions les chefs responsables de la France et de la Grande-Bretagne ont répété que justice serait rendue à la Pologne, à la Bohême et à l'Autriche, que le nécessaire serait fait pour que les crimes accomplis contre le droit des gens et la liberté des peuples ne se renouvel-

lent plus. On n'y parviendra, comme M. Millerand l'a assuré, qu'en mettant l'Allemagne dans l'impuissance de renouveler ses agressions. « Je dis l'Allemagne, a précisé l'ancien Président de la République. Je ne dis pas M. Hitler. »

C'est pourquoi il faut souligner la remarque du général Sikorski, et se décider à envisager la rupture de l'unité allemande forgée avec la violence et l'injustice par Bismarck et son continuateur Hitler, ses possibilités de réalisation. Car si, dans l'Europe centre-orientale, demeurent à nouveau en présence une puissante Allemagne en regard d'une Pologne, d'une Bohême, d'une Autriche restaurées par la victoire, mais moins fortes que le vaincu, les mêmes causes produisant les mêmes effets, la paix future n'aura ouvert qu'une trêve préluant ainsi à une autre guerre, provoquée, elle aussi, par des ambitions profondément enracinées dans l'âme germanique. Le chef du gouvernement polonais vient, une fois de plus, de manifester cette exceptionnelle prescience politique dont on trouve déjà tant de témoignages dans ses œuvres d'avant-guerre.

HENRI DE MONTFORT.

(13 décembre 1939.)

# DOCUMENTATION POLONAISE

## L'ACTIVITÉ DU GOUVERNEMENT POLONAIS

### *La dissolution de la Diète et du Sénat et la constitution du Conseil National*

Dans le domaine de la vie intérieure polonaise, signalons, en tant qu'acte d'une réelle portée, l'ordonnance promulguée sur la proposition du gouvernement par le Président de la République, en date du 30 novembre dernier, relative à la dissolution des Chambres législatives actuelles de la Pologne, c'est-à-dire de la Diète et du Sénat. En même temps, le Président de la République a ordonné de nouvelles élections aux Chambres législatives. Etant donné le cas de force majeure, le date des élections a dû être nécessairement ajournée. Celles-ci auront lieu à l'issue de la guerre victorieuse et après la conclusion de la paix.

En annonçant ce message, dans son discours radiodiffusé par « Radio-Paris », M. Raczkiewicz, Président de la République, fit ressortir que, lui-même et le Gouvernement polonais, bénéficiant provisoirement de la cordiale hospitalité de la France alliée, se considéraient comme mandataires du pays pour la durée de la guerre. Comme il ressort de son message, le Président de la République a décidé d'appliquer les règlements de la Constitution polonaise actuellement en vigueur, en contact étroit avec le Président du Conseil, le général Ladislas Sikorski, malgré que ladite Constitution autorise le chef de l'Etat à agir de façon indépendante. Le même message contenait l'annonce de la création, pour la durée de la guerre, d'un corps consultatif distinct

sous forme de Conseil National. Ce dernier, à défaut de la Diète et du Sénat, constituerait un organisme, chargé d'exprimer, par devant le Président de la République et le Gouvernement, les courants d'opinions se manifestant dans le pays.

En effet, le 11 décembre, paraissait, dans l'« Officiel » polonais, le décret du Président de la République sur la constitution du Conseil National, composé de 12 à 24 personnes, en tant que corps consultatif du Président de la République et du Gouvernement.

Le Conseil National donnera son opinion sur toutes les questions portées par le gouvernement à l'ordre du jour des délibérations dudit Conseil. En particulier, le gouvernement soumettra au Conseil le budget de l'Etat. Son opinion, le Conseil pourra l'exprimer également sous forme de motions au sujet de la nécessité de la promulgation de décrets et ordonnances correspondants.

A la suite de la création du Conseil National, le général Sikorski, président du Conseil, a adressé à J. I. Paderewski un télégramme lui annonçant la résolution unanime du Conseil des Ministres de prier le grand patriote et citoyen d'honorer le Conseil National par sa participation en qualité de membre actif. M. Paderewski a répondu par télégramme, en exprimant ses sincères remerciements et annonçant que, dans la mesure où son âge et son état de santé actuel le lui permettent, il se mettait à la disposition des autorités de la République.

Le Conseil National sera nommé dans

le plus proche avenir. Y seront représentés tous les groupements politiques polonais et, de plus, y siégeront plusieurs importantes personnalités n'appartenant à aucun parti. Le Conseil, de même que le Président de la République et le Gouvernement, siégera à Angers.

*Une protestation  
du gouvernement polonais contre  
les atrocités allemandes*

Le 29 novembre dernier, le général Sikorski, président du Conseil, a fait une déclaration pour protester contre les atrocités des Allemands sur les territoires occupés de la Pologne.

« Le territoire polonais — précise le général Sikorski, en conclusion — est devenu, sous la domination allemande, un territoire martyr. La sauvagerie des nazis demeurera à jamais inscrite dans les annales de la barbarie allemande qui, par le massacre des innocents, dépasse les plus sombres souvenirs.

« La Pologne ne fera que se raffermir dans sa volonté de résistance et de lutte. Le monde lèvera le bras au nom de la justice. Et Dieu jugera et punira les criminels. »

Cette protestation a été adressée à tous les gouvernements avec lesquels la Pologne est en relations diplomatiques, ainsi qu'à la S. D. N.

En ce qui concerne les atrocités allemandes commises en particulier en Pologne occidentale, le Conseil des ministres a pris dernièrement des résolutions ultérieures.

*Pologne et Finlande*

Au cours de l'Assemblée de la S. D. N. convoquée à Genève au mois de décembre pour prendre position à l'égard de l'agression des Soviets contre la Finlande, la Pologne était représentée par M. Graliński, sous-secrétaire d'Etat au ministère des Affaires étrangères. Le 14 décembre, M. Graliński a fait, à l'assemblée plénière, une déclaration pour constater que la Pologne a été la première à oser s'opposer à l'esprit de l'impérialisme abhorré. La Pologne l'a fait pour défendre, non seulement ses propres intérêts, mais aussi la civilisation européenne et la liberté des peuples.

La Pologne ressentait d'autant plus profondément le destin tragique de la Finlande et se ralliait à la résolution du Comité des Trois demandant l'exclusion des Soviets de la S. D. N. Le discours de M. Graliński a été accueilli par les très vifs applaudissements de l'Assemblée.

L'apparition dans la salle des délibérations de M. J. I. Paderewski a donné lieu à une chaleureuse ovation.

---

## LA FRANCE, NOTRE SŒUR NOUS PARLE

Dans la collection « Ici France », M. Wladimir d'Ormesson vient de publier, sous le titre significatif « La Pologne, notre sœur », une excellente brochure (Flammarion, 32 pp.) qui se propose

« d'indiquer les raisons qui font de l'indépendance de la Pologne une nécessité européenne ».

Après un abrégé d'histoire, l'auteur nous montre d'abord comment la Polo-

gne a été reconstituée après 1918, expliquant la fixation de ses frontières et plus particulièrement la question de Dantzig et du soi-disant « corridor ». Rien de plus juste que la constatation finale de ce chapitre :

« L'existence du « Corridor » a si peu gêné l'Allemagne que c'est en Prusse Orientale que s'est constituée l'armée d'invasion la plus redoutable pour la Pologne. Six cent mille hommes, un matériel formidable, purent y être massés, et presque à l'insu de la Pologne. C'est cette armée qui opéra le mouvement sur Brest-Litowsk qui eut raison de la résistance polonaise. »

Voilà ce qu'il faudra rappeler, lorsqu'il s'agira de garantir la sécurité de la Pologne dans le futur traité de paix !

Après avoir montré les raisons de l'alliance franco-polonaise, basée sur des liens spirituels et intellectuels, politiques et économiques, M. d'Ormesson prouve, une fois de plus, les responsabilités allemandes dans le déclenchement de la guerre actuelle. Parmi les faits que rappelle cet exposé, bref mais magistral, il convient de souligner un témoignage trop souvent oublié : « Le 15 juillet 1939, l'ambassadeur du Reich à Varsovie reconnaissait devant ses collègues étrangers qu'il n'y avait plus trace d'incidents germano-polonais et que le calme était entièrement revenu entre Polonais et minorité allemande. »

Sans entrer dans les détails des opérations militaires en Pologne, qui viennent d'être admirablement exposés par deux auteurs français (1), M. d'Ormesson conclut par une déclaration vibrante que « la Pologne est sûre de vivre ». Relevons dans ce dernier chapitre l'hommage rendu au général Sikorski « dont la haute figure

(1) Le général Niessel dans la « Revue des Deux Mondes » du 1<sup>er</sup> décembre, et le commandant Chateaufort dans « Le Mois », de novembre 1939.

est si populaire en France » et, précédant une belle citation de Mickiewicz, la formule, si opportune, que « plus que jamais, la Pologne est indispensable à l'Europe pour assurer son ordre intellectuel, politique et moral ».

\*  
\*\*

Il serait difficile d'énumérer ici toutes les publications, brochures, articles et revues, sans même parler de la presse quotidienne, où s'expriment les sentiments fraternels de la France pour la Pologne. Nous nous limiterons donc, cette fois-ci, après avoir fait parler l'éminent Président de la Corporation des Publicistes Catholiques, à signaler quelques autres preuves de sympathie et de compréhension qui nous viennent du côté des catholiques français.

Nous devons une reconnaissance particulière au Comité catholique des Amitiés françaises à l'étranger, dirigé avec tant de dévouement par Mgr E. Beaupin. Après avoir publié dans le premier numéro de guerre de son organe « Les Amitiés catholiques françaises », une documentation de tout premier ordre sur « Les origines de la guerre » (2) et sur les quatorze tentatives de paix éludées par le gouvernement allemand entre le 22 août et le 3 septembre, il vient de consacrer tout le numéro de novembre à « La Pologne héroïque et martyre ».

Comme Mgr Beaupin l'explique dans l'avant-propos, ce numéro a, lui aussi, un caractère documentaire. Nous y trouvons en premier lieu quatre textes d'une autorité exceptionnelle : l'allocation adressée par le Pape Pie XII aux Polonais de Rome reçus en audience le 30 septembre, complétée par le passage relatif à la Pologne qui se trouve dans l'encyclique

(2) Publiée également sous forme de brochure, 32 pp.

pontificale du 20 octobre ; puis le message du général Sikorski, adressé à la nation polonaise au début d'octobre, l'allocation du cardinal Hlond, Primat de Pologne, prononcée à la fin de septembre, par Radio-Vatican, et, enfin, le sermon de Mgr Gawlina, évêque-aumônier de l'armée polonaise, sur la constance et confiance dans l'épreuve.

Vient ensuite une deuxième partie qui conduit le lecteur « à travers la Pologne dévastée ». Elle se divise en quatre chapitres. Après avoir rappelé que les bombardements allemands, « massifs et répétés que rien ne justifiait et qui ne s'expliquent que par un désir de détruire et de terroriser », n'avaient épargné « ni les populations civiles, ni les églises, ni les monuments historiques », on montre d'abord « le martyre des églises », parlant de Czestochowa, des églises de Varsovie, de celles de Lwów et, enfin, de celles de Wilno et de Notre-Dame d'Ostrabrama. Des détails précis sur l'histoire de tous ces sanctuaires, les trésors d'art qu'ils renfermaient, et leur rôle dans la vie spirituelle de la Pologne, permettent d'apprécier combien sont douloureux les dégâts qui y furent causés. Un chapitre spécial est consacré à l'Université catholique de Lublin qui, dans sa courte histoire, avait eu tant de rapports avec la France, et un autre à Notre-Dame de Jazlowiec et son rôle dans la vie de l'armée polonaise. Les renseignements donnés au sujet de Jazlowiec, presque inconnus à l'étranger, sont particulièrement émouvants : nul ne lira sans serrement de cœur la description de cette fête toute récente, du 9 juillet 1939, où, lors du couronnement de la statue miraculeuse, le 14<sup>e</sup> régiment de uhlands, dit de Jazlowiec, se consacra à la Vierge Marie. Ce régiment, qui avait défendu Jazlowiec en 1919, s'illustra à nouveau au mois de septembre 1939, par des exploits extraordinaires, maintes fois signalés dans les

communiqués de guerre. Les lecteurs seront heureux d'apprendre que, malgré de cruelles pertes subies, ce régiment est en train de se reconstituer, peu à peu, en France. — Dans un dernier chapitre, se trouvent réunies de précieuses données statistiques sur l'importance des différentes confessions en Pologne et sur sa hiérarchie catholique.

En même temps que ce fascicule qui « fera apprécier l'âme de la nation polonaise, sa piété simple et profonde, sa confiance en la très sainte Vierge, et aussi cette culture artistique et littéraire que d'aucuns ont osé mettre en doute », le Comité des Amitiés catholiques françaises vient de publier une brochure où « La jeunesse polonaise vous parle ». Sous ce titre ont été réunies les meilleures compositions françaises que des jeunes filles polonaises, élèves des Dames du Sacré-Cœur et des Filles de l'Immaculée Conception, ont envoyées depuis cinq ans pour les concours du Comité. Systématiquement groupées, ces compositions décrivent d'abord quelques visions de la Pologne, puis quelques aspects de ses mœurs et coutumes, et enfin quelques souvenirs de son histoire. La joie de la liberté reconquise qui anime toutes ces pages fait une impression singulièrement profonde, lorsqu'on les relit à l'heure actuelle...

\*  
\*\*

Une autre revue catholique, les « Etudes », n'oublie pas non plus la Pologne, continuant à publier, malgré la guerre, ses gros fascicules bimensuels. Dans ceux du mois de novembre, nous trouvons, d'une part, un bel article de M. Paul Cazin sur « La Vierge de Pologne », qui, sans oublier l'Ostra Brama de Wilno, ni le couvent, moins connu, de Lezajsk, parle naturellement en premier lieu de Czestochowa ; il le fait en citant de très

intéressants extraits de la première description française de cet illustre lieu de pèlerinage, que nous devons à Jean Le Laboureur, seigneur de Bléranval, venu en Pologne en 1646 avec la maréchale de Guébriant, lors du mariage de Marie-Louise de Gonzague-Nevers avec le roi Ladislas IV. D'autre part, M. Jules Lebreton, qui depuis tant d'années renseigne les lecteurs des « Etudes » sur les questions de Pologne, caractérise sa « vie religieuse entre deux guerres », montrant les beaux résultats obtenus et touchant en même temps aux principales questions politiques de cette vingtaine d'années.

Dans la chronique du même fascicule, celui du 5 novembre, le P. de la Brière qui, un mois plus tôt, avait si nettement stigmatisé l'agression soviétique contre la Pologne, parle des « devoirs des belligérants » et leur rappelle que « province occupée n'est pas province annexée ».

Après l'avoir prouvé à la lumière du droit des gens, l'auteur en applique les principes à la situation actuelle en Pologne. Il serait difficile de caractériser d'une manière plus éloquente et plus précise à la fois et l'occupation allemande qui « supprime impitoyablement les adversaires réels ou possibles de la domination germanique », et l'occupation bolchevique qui fait tout « pour transformer essentiellement la structure morale et sociale du pays, c'est-à-dire pour le soviétiser par l'athéisme, le marxisme et la russification ».

Notons encore le passage de cette chronique qui apprécie si justement le « nouvel artifice des gens de Moscou » dans la question de Wilno, et remercions les « Etudes » pour toute cette série d'articles qui rendent un réel service, non seulement à la cause de l'Eglise, mais aussi à celle de la Pologne.

## LA POLOGNE INCONNUE : LES « KRESY »

Malheureusement, nous sommes obligés de faire une exception pour un des articles parus dans la même revue, et duquel nous ne saurions dire la même chose. La sincérité que nous devons à nos amis comme à nos adversaires, nous oblige à faire des réserves expresses au sujet de l'article qui, dans le numéro du 5 décembre, parle des marches orientales de la Pologne, situées « sur les confins mouvants de deux civilisations ».

Il est bien vrai que cette partie de notre pays, la plus difficile à comprendre, est, en même temps, la moins connue. Mais comment se fait-il qu'elle soit restée quelque chose comme une « Pologne inconnue » au P. Philippe de Régis, qui rappelle à juste titre qu'il y a passé cinq ans, travaillant à la grande œuvre de

l'Union des Eglises ? Il nous semble que certains obstacles qu'a rencontrés cette œuvre — obstacles que nous sommes les premiers à regretter avec lui — ont rendu l'auteur s'ingulièrement sévère dans l'appréciation de ce qu'il a vu dans ces régions.

Certes, après avoir critiqué l'état de choses qui y régnait à la veille de la guerre, il reconnaît que la Pologne n'en saurait être tenue pour responsable. Pour lui, la « grande coupable, c'était l'histoire ». Mais c'est précisément de l'histoire des « kresy » ou marches orientales de la Pologne, que le P. de Régis s'est fait une idée fort inexacte, puisqu'il la résume en deux formules, dont aucune ne nous semble justifiée. « Ces provinces, dit-il au début, ont été, au cours des

siècles, littéralement ballottées de la Russie à la Pologne et de la Pologne à la Russie. » Et, plus loin : « On aurait voulu, de cette histoire toute de haines et d'injustices, pouvoir la rayer d'un trait de plume, la jeter dans la mer, comme on se défait d'un cadavre dont on ne gardera même pas les cendres. »

Ne serait-il pas équitable d'étudier cette histoire de plus près, avant d'élever contre elle un réquisitoire aussi véhément ? Bien sûr, il n'est guère facile d'exposer brièvement, en marge d'une étude de haute actualité, un passé aussi complexe que celui des Kresy. Mais au lieu de parler d'un ballottage entre la Pologne et la Russie, rappelons tout simplement quelques faits essentiels : les terres blanc-russiennes et ukrainiennes, fédérées d'abord avec la Lithuanie, qui en avait écarté les Tartares, se rattachèrent avec elle à la Pologne, en 1386, et cette union fédérative, tout en évoluant à travers les siècles, d'une manière d'ailleurs tout pacifique, dura jusqu'aux partages de la Pologne, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce n'est qu'alors que ces terres tout entières furent annexées par la Russie qui n'en avait occupé antérieurement que certaines régions limitrophes, avec Kiev, centre de l'ancienne Ruthénie. Et lorsque la Pologne fut reconstituée, le traité de Riga de 1921 laissa à la Russie tout ce qu'elle s'était approprié lors du premier et du deuxième partages de la Pologne, tandis que cette dernière se contenta du reste, où la population polonaise était particulièrement nombreuse et l'empreinte de l'Occident particulièrement forte.

Cette empreinte occidentale et latine, c'est le résultat des longues influences polonaises sur ce territoire, où se manifestèrent certes, à certains moments de l'histoire, « des haines et des injustices » — comme dans n'importe quel pays — mais où, pendant les longs siècles de vie commune avec la Pologne, s'était dévelop-

pée, grâce à des efforts continus, une œuvre civilisatrice qui était le fruit d'une collaboration pacifique entre les divers groupements ethniques. Certes, ces éléments n'ont pas été fondus en une unité complète, ce qui n'aurait pu se faire que par la violence, et même l'union religieuse n'a jamais été complètement réalisée. Mais il faut bien reconnaître que, sans la Pologne, elle n'aurait même pas été entreprise et que tout ce qui est resté de catholicisme de n'importe quel rite, dans un pays où la Russie du XIX<sup>e</sup> siècle voulut rétablir par la force l'orthodoxie, est le résultat des influences polonaises qui, peu à peu, le gagnaient pour l'Occident.

Revenant à l'époque contemporaine, il est une forte exagération de prétendre que les différents éléments ethniques des confins orientaux de la Pologne auraient vécu dans un séparatisme absolu et dans un isolement réciproque, et de parler de « dragonnades » que la Pologne aurait préférées à une propagande catholique de rite oriental, traitée, elle, de « trahison impie (?) ». Le lecteur ne comprendra pas grand'chose à ces allusions et restera, en tout cas, sous une impression très éloignée de la réalité. Et ce qui est une erreur de fait, c'est l'affirmation que, même dans des villes comme Wilno et Lwów, les juifs constitueraient « de beaucoup » la majorité de la population. A Lwów, ils n'en forment que 31,9 % et à Wilno, seulement 28,2 %, la majorité des habitants de ces villes étant polonaise et catholique.

Passant enfin aux événements de la guerre et à l'occupation des Kresy par les bolcheviks, il faut regretter que l'auteur ait utilisé des informations de valeur très douteuse. Ce qui est, de nouveau, une erreur de fait, c'est qu'il n'y aurait pas eu la plus petite tentative de résistance à l'envahisseur, sauf, seulement, « une très légère escarmouche à Mołodeczno, que la presse occidentale voulut bien qua-

lifier de « combat », et deux ou trois placides (?) coups de canon que, en guise de démonstration, les Polonais tirèrent de Wilno avant de quitter la ville ». Opposons à cette remarque, péniblement ironique, le témoignage de Staline lui-même qui dut reconnaître, dans un discours officiel, que les Russes avaient perdu 737 morts et 1.862 blessés. Et ces chiffres restent, sans aucun doute, très au-dessous la réalité, car nous savons de témoins oculaires que, dans bien des endroits, les forces polonaises, malgré leur insuffisance, résistèrent aux bolcheviques avec acharnement, et cette lutte désespérée se poursuit probablement encore au moment actuel dans certains recoins difficilement accessibles de ce vaste territoire.

L'auteur prétend également que même les Polonais, à l'exception des grands propriétaires, auraient accueilli les Russes bolcheviques « avec assez de résignation et même, parfois, avec satisfaction ». Des cas isolés de ce genre ont pu se produire, parmi une population affolée par les bombardements allemands. Mais, en général — et nous pouvons citer de nouveau des témoins oculaires — c'est juste le contraire qui se produisait. Beaucoup de Polonais, non pas de grands propriétaires, mais des intellectuels de la classe moyenne, après avoir fui vers l'Est pour

échapper aux Allemands, rebroussèrent chemin lorsqu'ils apprirent l'invasion russe, et préférèrent se livrer quand même à l'agresseur occidental. Il reste douteux s'ils gagnèrent au change, mais le fait n'en est pas moins significatif. Et si le P. de Régis nous décrit le soldat de l'armée rouge comme « assez bon enfant, placide et inoffensif », il y a là certainement une généralisation assez dangereuse. Il reconnaît d'ailleurs lui-même que parfois ceux de soldats qui étaient vraiment inoffensifs, mettaient en garde la population devant les agents de la Guépéou qui les suivaient de près.

L'article, tout en signalant le danger de persécutions religieuses, se termine cependant sur un ton optimiste. L'auteur ne croit pas que la chrétienté puisse être rapidement anéantie dans les territoires occupés et il voit déjà se réveiller et refleurir la foi « dans la grande Russie et la Sibérie », grâce aux contacts établis. Tout en reconnaissant l'élévation de ses vues, il se sera permis de se demander si ces perspectives lointaines et incertaines qui peuvent se révéler illusoire, comme tant d'espoirs analogue dans le passé, peuvent nous consoler des pertes immédiates et certaines que subira l'Eglise du Christ dans une région où ses frontières s'identifiaient dans une si large mesure avec celles de la Pologne.

## LA GRANDE MISÈRE DES UNIVERSITÉS POLONAISES :

### WILNO

La date du 15 décembre 1939 restera une des dates particulièrement douloureuses pour la Pologne.

Nous avons devant les yeux une lettre, datée de ce jour, où un des professeurs

de l'Université de Wilno nous écrit ce qui suit :

« A partir d'aujourd'hui, l'Université Stefan Batory de Wilno a cessé d'exister.

Dès demain commencera la remise des instituts et séminaires aux autorités lithuaniennes. Nous sommes privés de nos instruments de travail et de toute possibilité d'existence... »

Dès le 23 novembre, le vice-recteur, ainsi que les doyens et les vice-doyens de toutes les sept Facultés de l'Université avaient adressé au gouvernement lithuanien une protestation solennelle contre la destitution du Recteur Magnifique en fonction, remplacé par un professeur de l'Université lithuanienne de Kaunas qui avait annoncé tout de suite que l'Université Stefan Batory cesserait d'exister le 15 décembre dans sa forme actuelle. Sans se borner à une protestation, les autorités légitimes de l'Université ainsi menacée avaient démontré, dans leur mémoire détaillé, les conséquences désastreuses d'une telle mesure pour ce vieil établissement, si florissant, de haute culture, pour la science en général, envisagée d'un point de vue « humain et international », et pour les étudiants, inscrits et présents au nombre de plus de trois mille. Mais c'est en vain que ce mémoire faisait allusion « aux réalités les plus tragiques de la vie actuelle de cette jeunesse ». C'est en vain, également, qu'il offrait au Gouverneur lithuanien la collaboration des professeurs, en vue de faciliter les économies budgétaires, jugées nécessaires, voire les changements que ce gouvernement se proposait d'introduire dans l'organisation de l'Université. Presque à la veille de Noël, le coup qui menaçait son existence même lui fut porté.

Il nous sera permis de rappeler que dans le premier numéro de cette revue, nous avons adressé à la Lithuanie, malgré l'occupation de Wilno, des paroles de confiante sympathie. Certes, nous avons exprimé des craintes relatives au maintien du caractère polonais de la ville,

mais jamais nous n'aurions supposé que la Lithuanie se montrerait si peu généreuse vis-à-vis d'une nation, jadis amie, actuellement accablée par tous les malheurs, ni qu'elle serait si empressée d'imiter Allemands et Russes, et de collaborer avec eux pour anéantir la civilisation polonaise.

Car, quoi qu'on dise des divers aspects de la question de Wilno, une chose est certaine, c'est que l'Université de cette ville, la plus ancienne dans cette partie d'Europe, est une université polonaise. Elle l'était dès sa fondation, en 1579, sous son premier recteur, le célèbre écrivain et prédicateur Pierre Skarga, une des gloires des lettres polonaises. Elle l'est restée même au lendemain des partages, au début de la domination russe qui ne supprima l'Université de Wilno qu'après l'insurrection de 1831, précisément parce qu'elle avait été un foyer de patriotisme polonais. Elle était redevenue plus polonaise que jamais, lors de sa réouverture, en 1919, après la délivrance de Wilno de l'invasion bolchevique, développée pendant vingt ans aux soins de la Pologne, à laquelle elle doit toutes ses excellentes installations que la Lithuanie vient de s'approprier. Ce caractère polonais ne l'empêchait d'ailleurs nullement de cultiver les traditions historiques de la Lithuanie ni de rechercher la collaboration avec les Lithuaniens. Son vice-recteur, qui signa la protestation du 23 novembre, M. St. Zajączkowski, est un des spécialistes les plus distingués dans l'étude de l'histoire de la Lithuanie, histoire à laquelle la Société Polonaise des Amis de la Science, établie à Wilno en contact étroit avec l'Université, consacrait ses principales publications.

Ce qui est particulièrement grave, c'est que, suivant les nouvelles qui nous parviennent de Wilno, il ne s'agit même pas de remplacer l'Université polonaise par une Université lithuanienne, mais de

la faire disparaître purement et simplement, sous prétexte que le maintien d'une deuxième Université, à côté de celle de Kaunas, serait trop onéreux pour le pays. Or, quiconque revendique un territoire, assume, de ce fait, l'obligation d'y maintenir le niveau de culture qu'il y a trouvé, et indépendamment de toute considération d'ordre national, la suppression d'une Université, quelle qu'elle soit, est un acte inqualifiable qui appauvrit le

patrimoine commun de la civilisation universelle.

Nous restons convaincus que la Lithuanie et la Pologne ont tant d'intérêts communs que les deux Etats seront amenés, tôt ou tard, à reprendre et à intensifier leurs rapports politiques et économiques ; mais les rapports intellectuels et moraux entre les deux nations viennent de subir un coup qu'il sera bien difficile de réparer.

## LA STATISTIQUE LINGUISTIQUE DE LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

### La Posnanie

La voïévodie de Poznań, ou de Posnanie, qui forme la partie centrale de nos confins occidentaux, entre la Poméranie au nord et la Silésie au sud, est désignée souvent, dans le langage courant, du nom de Grande Pologne (Wielkopolska). Elle forme, en effet, la principale partie de ce qu'on appelait, depuis le moyen âge, la « Polonia Maior », par opposition à la « Polonia Minor », dont le centre était Cracovie. Ces termes latins n'indiquaient pas une différence de grandeur — c'est, précisément, la Petite Pologne qui était plus étendue que l'autre — mais une différence d'ancienneté. Car c'est la Grande Pologne, ou plutôt la Pologne « majeure », qui fut le noyau primitif de l'Etat polonais, la terre polonaise par excellence, qui, dans les textes médiévaux, apparaît souvent comme la « Polonia » tout court. C'est à Poznań que fut fondé le premier évêché polonais, immédiatement après la conversion de Mieszko I<sup>er</sup>, en 966, et c'est Gniezno, siège d'un archevêché depuis l'an 1000 et, de ce fait,

capitale ecclésiastique de la Pologne depuis cette date éloignée jusqu'à nos jours, qui fut également sa première capitale politique, avant Cracovie. Jusqu'en 1300, le sacre de nos rois était célébré à Gniezno, véritable Reims polonaise.

Au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, la frontière de la Grande Pologne du côté de l'Allemagne, frontière qui, auparavant, s'était étendue beaucoup plus loin vers l'ouest, se fixa définitivement et, immuable jusqu'au deuxième partage de la Pologne en 1793, forma une des frontières les plus stables de toute l'Europe. Pourtant, le traité de Versailles, rendant à la Pologne restaurée cette plus ancienne de toutes ses provinces, en recula la limite occidentale, laissant à l'Allemagne les régions limitrophes de la Posnanie où la germanisation artificielle, poursuivie sous le régime prussien, avait refoulé la population polonaise. Cette population n'en est que d'autant plus prépondérante dans les limites de la Posnanie actuelle, qui est une de nos voïévodies le plus pu-



rement polonaises au point de vue ethnographique, en pleine conformité avec ses traditions historiques.

La statistique générale de la Pologne nous a montré (1) qu'à cet égard la Posnanie se range encore avant la Poméranie, puisque, suivant le recensement de 1931, plus de neuf dixièmes — exactement 90,5 % — de sa population parlent le polonais comme langue maternelle. Le pourcentage des Allemands y est encore moins important qu'en Poméranie ; d'autre part, le nombre des Juifs est tout à fait insignifiant : dans certains districts, il n'y en a pas du tout ; dans les villes d'un seul, ils dépassent légèrement 1 %.

La statistique détaillée par districts, dont nous publions ci-dessous le tableau complet, accompagné de nouveau d'une carte géographique, est particulièrement instructive en ce qui concerne la répartition de la minorité allemande. Dans la plupart des districts — 18 sur 31 — y compris des districts qui voisinent directement avec l'Allemagne, cette minorité reste au-dessous de 10 % ; dans dix de ces districts, elle n'atteint même pas 5 %. Dans quatre districts seulement, les Allemands dépassent 20 % de la population, et il convient d'ajouter que, dans trois de ces quatre cas, ces 20 % ne sont dépassés que très légèrement, tan-

dis que dans un seul, ce chiffre s'élève plus considérablement, jusqu'à 28 %.

Comme en Poméranie, dans presque tous les districts, sauf trois, le pourcentage des Allemands est encore plus bas dans les villes que dans les communes rurales. Dans les quatre villes principales, qui forment à elles seules des districts particuliers (sur la carte, nous les indiquons de nouveau par des carrés blancs), l'énorme prépondérance polonaise est particulièrement frappante : même à Bydgoszcz, il n'y a que 9,6 % d'Allemands, à Poznań même, ils ne constituent que 2,6 % de la population, et à Gniezno comme à Inowrocław — ville pour laquelle les Allemands ont inventé le nom bizarre de « Hohensalza » — ce chiffre tombe à 2,2 %. Une autre ville, qui est assez importante, sans constituer un district spécial, celle de Ostrów Wielkopolski, compte 98,7 % de Polonais et 1,2 % d'Allemands : en chiffres absolus, 287 sur 24.430 habitants.

Sur un total de 2.106.500 habitants, la Posnanie comptait donc, en 1931, 1 million 906.395 Polonais et 193.050 Allemands ; pour les villes, les chiffres correspondants étaient de 788.215 Polonais et de 45.033 Allemands. Ils se passent de tout commentaire, mais ils commentent de la manière la plus éloquente les mesures atroces d'expulsion, voire d'extermination, auxquelles se livrent les occupants allemands dans cette malheureuse province.

(1) Voir la *Voix de Varsovie* du 15 nov., p. 127.

District	Total	Polonais	%	Allemands	%	Juifs	%	autres*
<b>BYDGOSZCZ-ville</b> .	<b>117.200</b>	<b>104.647</b>	<b>89,3</b>	<b>11.276</b>	<b>9,6</b>	<b>912</b>	<b>0,9</b>	<b>365</b>
<b>BYDGOSZCZ</b> . . . . .	<b>58.139</b>	<b>50.247</b>	<b>86,4</b>	<b>7.517</b>	<b>12,9</b>	<b>144</b>	<b>0,2</b>	<b>231</b>
Villes . . . . .	14.336	12.639	88,2	1.344	9,4	142	1,0	211
Communes rurales.	43.803	37.608	85,9	6.173	14,1	2	0,0	20
<b>CHODZIEŹ</b> . . . . .	<b>44.508</b>	<b>31.930</b>	<b>71,7</b>	<b>12.493</b>	<b>28,1</b>	<b>47</b>	<b>0,1</b>	<b>38</b>
Villes . . . . .	13.646	11.186	82,0	2.413	17,7	40	0,3	7
Communes rurales.	30.862	20.744	67,2	10.080	32,7	7	0,0	31
<b>CZARNKÓW</b> . . . . .	<b>43.256</b>	<b>36.764</b>	<b>85,0</b>	<b>6.273</b>	<b>14,5</b>	<b>138</b>	<b>0,3</b>	<b>81</b>
Villes . . . . .	8.095	6.971	86,1	1.007	12,4	112	1,4	5
Communes rurales.	35.161	29.793	84,7	5.266	15,0	26	0,1	76
<b>GNIEZNO-ville</b> . . .	<b>30.675</b>	<b>29.873</b>	<b>97,4</b>	<b>675</b>	<b>2,2</b>	<b>102</b>	<b>0,3</b>	<b>25</b>
<b>GNIEZNO</b> . . . . .	<b>57.256</b>	<b>50.391</b>	<b>88,0</b>	<b>6.790</b>	<b>11,9</b>	<b>24</b>	<b>0,0</b>	<b>51</b>
Villes . . . . .	5.637	5.350	94,9	277	4,9	5	0,1	5
Communes rurales.	51.619	45.041	87,3	6.513	12,6	19	0,0	46
<b>GOSTYŃ</b> . . . . .	<b>55.929</b>	<b>53.461</b>	<b>95,6</b>	<b>2.456</b>	<b>4,4</b>	<b>0</b>	<b>0,0</b>	<b>12</b>
Villes . . . . .	13.765	13.195	95,9	564	4,1	0	0,0	6
Communes rurales.	42.164	40.266	95,5	1.892	4,5	0	0,0	6
<b>INOWROCLAW-</b> Ville .	<b>34.364</b>	<b>33.498</b>	<b>97,5</b>	<b>753</b>	<b>2,2</b>	<b>51</b>	<b>0,1</b>	<b>62</b>
<b>INOWROCLAW</b> .	<b>48.599</b>	<b>40.956</b>	<b>84,3</b>	<b>7.584</b>	<b>15,6</b>	<b>5</b>	<b>0,0</b>	<b>54</b>
Villes . . . . .	3.847	3.608	93,8	230	6,0	3	0,0	6
Communes rurales.	44.752	37.348	83,5	7.354	16,4	2	0,0	48
<b>JAROCIN</b> . . . . .	<b>87.546</b>	<b>83.692</b>	<b>95,6</b>	<b>3.744</b>	<b>4,3</b>	<b>52</b>	<b>0,1</b>	<b>58</b>
Villes . . . . .	19.108	18.557	97,1	486	2,6	49	0,3	16
Communes rurales.	68.438	65.135	95,2	3.258	4,8	3	0,0	42
<b>KĘPNO</b> . . . . .	<b>86.849</b>	<b>82.685</b>	<b>95,3</b>	<b>3.273</b>	<b>3,8</b>	<b>102</b>	<b>0,1</b>	<b>789</b>
Villes . . . . .	14.632	14.089	96,3	429	2,9	94	0,6	20
Communes rurales.	72.217	68.596	95,0	2.844	3,9	8	0,0	769

(\*) Cette rubrique comprend les habitants parlant d'autres langues et ceux qui n'ont pas déclaré leur langue maternelle.

District	Total	Polonais	%	Allemands	%	Juifs	%	autres
<b>KOŚCIAN</b> .....	<b>78.899</b>	<b>76.019</b>	<b>96,3</b>	<b>2.832</b>	<b>3,6</b>	<b>1</b>	<b>0,0</b>	<b>47</b>
Villes .....	19.580	18.796	96,0	765	3,9	0	0,0	19
Communes rurales.	59.319	57.223	96,5	2.067	3,5	1	0,0	28
<b>KROTOSZYN</b> ...	<b>75.456</b>	<b>69.733</b>	<b>92,4</b>	<b>5.625</b>	<b>7,5</b>	<b>44</b>	<b>0,1</b>	<b>54</b>
Villes .....	28.188	26.573	94,3	1.547	5,5	44	0,2	24
Communes rurales.	47.268	43.160	91,3	4.078	8,6	0	0,0	30
<b>LESZNO</b> .....	<b>61.211</b>	<b>51.240</b>	<b>83,7</b>	<b>9.814</b>	<b>16,0</b>	<b>115</b>	<b>0,2</b>	<b>42</b>
Villes .....	23.276	20.890	89,7	2.252	9,7	115	0,5	19
Communes rurales.	37.935	30.350	80,0	7.562	20,0	0	0,0	23
<b>MIĘDZYCHÓD</b> ...	<b>31.032</b>	<b>28.013</b>	<b>90,3</b>	<b>2.992</b>	<b>9,6</b>	<b>7</b>	<b>0,0</b>	<b>20</b>
Villes .....	8.109	7.496	92,5	603	7,4	6	0,1	4
Communes rurales.	22.923	20.517	89,5	2.389	10,4	1	0,0	16
<b>MOGILNO</b> .....	<b>89.186</b>	<b>81.347</b>	<b>91,2</b>	<b>7.719</b>	<b>8,7</b>	<b>35</b>	<b>0,0</b>	<b>85</b>
Villes .....	24.792	23.791	96,0	945	3,8	34	0,1	22
Communes rurales.	64.394	57.556	89,4	6.774	10,5	1	0,0	63
<b>NOWY TOMYŚL</b> ..	<b>87.331</b>	<b>70.946</b>	<b>81,2</b>	<b>16.289</b>	<b>18,7</b>	<b>25</b>	<b>0,0</b>	<b>71</b>
Villes .....	24.521	22.775	92,9	1.708	7,0	25	0,1	13
Communes rurales.	62.810	48.171	76,7	14.581	23,2	0	0,0	58
<b>OBORNIKI</b> .....	<b>50.388</b>	<b>42.296</b>	<b>83,9</b>	<b>7.960</b>	<b>15,8</b>	<b>48</b>	<b>0,1</b>	<b>84</b>
Villes .....	13.786	12.384	89,8	1.322	9,6	46	0,3	34
Communes rurales.	36.602	29.912	81,7	6.638	18,2	2	0,0	50
<b>OSTRÓW</b> .....	<b>104.126</b>	<b>100.017</b>	<b>96,1</b>	<b>3.985</b>	<b>3,8</b>	<b>6</b>	<b>0,0</b>	<b>118</b>
Villes.....	30.009	29.520	98,4	446	1,5	4	0,0	39
Dont OSTRÓW Wielkopolski.	24.430	24.106	98,7	287	1,2	2	0,0	35
Communes rurales.	74.117	70.497	95,1	3.539	4,8	2	0,0	79
<b>POZNAŃ-ville</b> ...	<b>246.470</b>	<b>238.167</b>	<b>96,6</b>	<b>6.387</b>	<b>2,6</b>	<b>1.067</b>	<b>0,4</b>	<b>849</b>
<b>POZNAŃ</b> .....	<b>91.182</b>	<b>86.466</b>	<b>94,8</b>	<b>4.596</b>	<b>5,0</b>	<b>8</b>	<b>0,0</b>	<b>112</b>
Villes .....	11.145	10.468	93,9	667	6,0	1	0,0	9
Communes rurales.	80.037	75.998	95,0	3.929	4,9	7	0,0	103
<b>RAWICZ</b> .....	<b>49.882</b>	<b>44.834</b>	<b>89,9</b>	<b>4.812</b>	<b>9,6</b>	<b>61</b>	<b>0,1</b>	<b>175</b>
Villes .....	19.104	16.789	87,9	2.103	11,0	61	0,4	151
Communes rurales.	30.778	28.045	91,1	2.709	8,8	0	0,0	24

District	Total	Polonais	%	Allemands	%	Juifs	%	autres
<b>SZAMOTUŁY</b> ...	<b>67.742</b>	<b>62.933</b>	<b>92,9</b>	<b>4.709</b>	<b>7,0</b>	<b>82</b>	<b>0,1</b>	<b>18</b>
Villes .....	18.106	17.291	95,5	748	4,1	64	0,4	3
Communes rurales.	49.636	45.642	91,9	3.961	8,0	18	0,0	15
<b>SZUBIN</b> .....	<b>47.825</b>	<b>38.091</b>	<b>79,6</b>	<b>9.638</b>	<b>20,2</b>	<b>35</b>	<b>0,1</b>	<b>61</b>
Villes .....	12.122	11.234	92,7	844	7,0	35	0,3	9
Communes rurales.	35.703	26.851	75,2	8.794	24,6	0	0,0	52
<b>ŚREM</b> .....	<b>57.304</b>	<b>54.269</b>	<b>94,7</b>	<b>2.996</b>	<b>5,2</b>	<b>20</b>	<b>0,0</b>	<b>19</b>
Villes .....	17.066	16.679	97,7	363	2,1	20	0,1	4
Communes rurales.	40.238	37.590	93,4	2.633	6,6	0	0,0	15
<b>ŚRODA</b> .....	<b>49.902</b>	<b>47.833</b>	<b>95,9</b>	<b>2.016</b>	<b>4,0</b>	<b>17</b>	<b>0,0</b>	<b>36</b>
Villes .....	11.657	11.310	97,0	324	2,8	17	0,2	6
Communes rurales.	38.245	36.523	95,5	1.692	4,4	0	0,0	30
<b>WĄGROWIEC</b> ..	<b>54.259</b>	<b>47.159</b>	<b>86,9</b>	<b>7.039</b>	<b>12,8</b>	<b>36</b>	<b>0,1</b>	<b>25</b>
Villes .....	10.728	10.111	94,3	578	5,4	35	0,3	4
Communes rurales.	43.531	37.048	85,1	6.461	14,9	1	0,0	21
<b>WOLSZTYN</b> .....	<b>47.892</b>	<b>37.993</b>	<b>79,3</b>	<b>9.857</b>	<b>20,6</b>	<b>12</b>	<b>0,0</b>	<b>30</b>
Villes .....	6.559	5.760	87,8	784	12,0	12	0,2	3
Communes rurales.	41.333	33.233	78,0	9.073	22,0	0	0,0	27
<b>WRZEŚNIA</b> .....	<b>43.698</b>	<b>41.119</b>	<b>94,1</b>	<b>2.506</b>	<b>5,7</b>	<b>42</b>	<b>0,1</b>	<b>31</b>
Villes .....	10.641	10.391	97,6	200	1,9	41	0,4	9
Communes rurales.	33.057	30.728	92,9	2.306	7,0	1	0,0	22
<b>WYRZYSK</b> .....	<b>66.873</b>	<b>53.057</b>	<b>79,3</b>	<b>13.736</b>	<b>20,5</b>	<b>20</b>	<b>0,0</b>	<b>60</b>
Villes .....	19.241	16.755	87,1	2.457	12,8	14	0,1	15
Communes rurales.	47.632	36.302	76,2	11.279	23,7	6	0,0	45
<b>ŻNIN</b> .....	<b>41.521</b>	<b>36.719</b>	<b>88,4</b>	<b>4.738</b>	<b>11,4</b>	<b>33</b>	<b>0,1</b>	<b>31</b>
Villes .....	8.000	7.422	92,8	536	6,7	33	0,4	9
Communes rurales.	33.521	29.297	87,4	4.202	12,6	0	0,0	22

# LA FRANCE ET LA POLOGNE DANS LEURS RELATIONS ARTISTIQUES

ANNUAIRE HISTORIQUE

ÉDITÉ PAR LA BIBLIOTHÈQUE POLONAISE DE PARIS

*Rédacteur en chef : J. ŻARNOWSKI*

SOMMAIRE DU PREMIER VOLUME (1938)

Monuments élevés en France à la gloire de Jean Sobieski, par M. Paul Vitry. — Une vue de Varsovie par Van Blarenberghe à la Bibliothèque de Versailles, par M. J. Żarnowski. — Jan Ziarnko, peintre-graveur polonais, et son activité à Paris au premier quart du XVII<sup>e</sup> siècle ; étude suivie d'un catalogue raisonné de l'œuvre gravé de Ziarnko, par Mlle St. M. Sawicka. — Les relations artistiques entre la France et la Pologne au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles. Première partie : Le XVII<sup>e</sup> siècle, Sobieski et les magnats, par M. Pierre Francastel. — François Selimand, par M. T. Mańkowski. — Miscellanées : Une reliure de 1756 aux armes d'Ossoliński, par M. Pierre Boyé. — Bibliographie : Etudes de M. Z. Batowski sur Pillement et Kamsetzer, par M. T. Mańkowski. — La peinture polonaise à l'époque des Jagellons, par M. M. Gębarowicz. — Notices bibliographiques. — La Bibliothèque Polonaise de Paris, Section de l'histoire de l'art. — 368 pages, 139 illustrations.

**Prix du volume : 100 francs.**

2<sup>e</sup> ANNÉE, JANVIER-JUIN 1939, N<sup>o</sup> 1-2

SOMMAIRE : Delacroix, Chopin et la Société Polonaise, par M. André Joubin. — Les relations artistiques entre la France et la Pologne au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles. Deuxième partie : Traditions et nouveautés aux temps des rois saxons ; troisième partie : L'internationalisme au temps de Stanislas Auguste (*suite et fin*), par M. Pierre Francastel. — La Bibliothèque Polonaise de Paris, Section de l'histoire de l'art. Bibliographie. Wilno, ville d'art, par M. Pierre Duméril. — Notices bibliographiques.

**Prix de ce fascicule double : 60 francs.**

6, Quai d'Orléans, Paris-IV<sup>e</sup>.